

## UN NATURALISTE AUX ILES DE LA MADELEINE.

—

Toujours à la poursuite de spécimens, tant pour figurer dans mon musée que pour poursuivre mes études de la nature, je partais, le 26 juillet dernier, en compagnie de M. l'abbé Bégin, professeur de sciences au collège de Lévis, pour les îles de la Madeleine.

Nous avions surtout pour but de collecter des coquilles, car nous tenions à ne pas confirmer le proverbe qui dit : qu'on s'étonne volontiers des merveilles étrangères, en passant par dessus celles que l'on a. Sur plus de 2000 coquilles que je possède, de toutes les parties du monde, celles de notre Golfe ne sont encore que pauvrement représentées dans ma collection. C'est à tel point que je n'ai pu, plus d'une fois, répondre à demandes d'échanges qui m'étaient proposées pour nos coquilles indigènes.

Disons aussi qu'à part nos coquilles d'eau douce, et quelques espèces marines des plus abondantes, la cueillette des spécimens est très difficile pour nos mollusques.

Nos espèces terrestres sont toujours rares et jamais abondantes ; et quant à nos espèces marines particulières à nos mers boréales, on ne peut toujours s'en procurer que très difficilement.

Des touristes et même des pêcheurs consentent bien volontiers à nous en apporter, mais, le plus souvent, que nous offrent-ils ? Des spécimens mutilés, usés, ou des valves dépareillées, presque toujours sans valeur. On se contente d'ordinaire de cueillir en passant sur les grèves, les coquilles roulées que le flot y a jetées, rarement on en prend de vivantes, et encore dans ce cas on ne sait pas prendre les précautions nécessaires pour faire de bons spécimens ; on enlève l'opercule des univalves, on ne prend aucun soin pour conserver leurs lèvres in-

tactes, on sépare les bivalves en détruisant la charnière etc., rendant ainsi la détermination très difficile et souvent impossible.

Allons nous-même sur les lieux, nous dûmes-nous, et faisons amples provisions. Les îles de la Madeleine en plein Golfe et appartenant à la province de Québec, doivent être sans doute, un bon champ de récolte ?

Mais quelle déception !

Je savais bien qu'il y avait des dunes aux Iles de la Madeleine, mais j'étais loin de penser que toutes leurs grèves fussent du sable le plus pur, et cela jusqu'à 10 et 12 milles au large. Or dans un tel sable, que peut-on trouver ? Quatre ou cinq espèces et toujours les mêmes, des clams (*Mya arenia*), des palourdes (*Maetra solidissima*) et des manches-de-couteau (*Solen ensis*) des manches-de-couteau, des palourdes et des clams.

Ignorant qu'il en fût ainsi, avec mon aimable compagnon qui mettait dans ses chasses cette fugue que la jeunesse déploie dans tous les buts qu'elle poursuit, nous prenions à Lévis l'*Intercolonial* le 26 juillet dernier pour Pietou, Nouvelle-Ecosse.

Nous nous trouvons au départ en compagnie de plusieurs amis et connaissances, mais petit à petit les bancs se dégarnissent et, arrivés à Rimouski, notre société se trouve à peu près réduite à nos deux individualités.

Après une nuit à la diable passée dans les chars, nous atteignons Moncton le matin pour y déjeuner, et Truro à 11.45 h. Il nous faut attendre ici jusqu'à 6.40 le train qui nous conduira à Pietou, où nous devons stationner jusqu'au lundi — nous étions alors au samedi — pour prendre le steamer qui nous conduira à destination.

Nous nous attablons au restaurant de la gare pour prendre notre dîner, et nous sommes tout surpris d'y faire la connaissance

d'un compagnon de route qui nous suivait depuis Québec, mais que nous ne connaissions pas. C'est M. Joseph Rosa qui s'en va inspecter des quais que le gouvernement fait construire dans les îles où nous nous rendons. Nous nous réjouissons d'une si agréable rencontre, car nous trouvons de plus dans notre nouveau compagnon un guide pour la route à suivre.

Le dîner pris, il fallait visiter la ville, qui ne nous apparaissait que comme un assez coquet village. Sa population de fait n'atteint pas 4,000 âmes.

Mais nous sommes en soutane et les *blue nosés* n'ont pas l'habitude d'en voir. Deux caribous ou deux bisons passant par les rues n'auraient pas plus attiré l'attention que nos deux soutanes (\*).

Habitué à ne tenir aucun compte de l'hébahissement des badauds qui me voient chasser des mouches, allons hardiment, dis-je à M. Bégin, et méprisons ces regards scrutateurs que nous lancent ces imbéciles. Sans plus donc nous inquiéter, nous allons dans le parc public qui longe un petit ruisseau à cascades merveilleuses, et faisons maints détours dans les sentiers à gauche et à droite pour capturer des insectes, mais pour des mollusques, pas un seul.

A 6.40 nous prenons le train qui nous dépose à Pictou à 8.30 h. ; il pleut et la ville est peu éclairée. Nous suivons M. Rosa à son hôtel, mais l'hôtesse ne peut nous recevoir ; elle n'a de chambre que pour son habitué M. Rosa ; rendez-vous au presbytère, nous dit-elle, c'est là que vont les prêtres, et aussitôt un garçon s'offre de nous y conduire en portant notre bagage. M. le curé McDonald est absent, mais nous sommes fort bien accueillis par sa sœur et par le Rév. M. McGregor qui était là pour les offices du lendemain.

(\*) Allant dans un pays tout catholique, et de plus appartenant à la province de Québec, nous n'avions pas cru devoir déposer l'habit ecclésiastique pour cette courte excursion.

Je vais le dimanche au matin dire la messe au couvent tenu par les Sœurs de la Congrégation de Montréal, et nous allons dans l'après midi faire une nouvelle visite à ces Sœurs qui nous font visiter leur superbe maison.

M. B'gin qui était muni de plaques sèches et d'un appareil de photographie, prend des vues de l'église et du presbytère qui se sont trouvées fort bien réussies.

Le lundi 29 nous allons tous deux dire la messe au couvent, et à 10. 30h. nous nous rendons à bord de notre bateau, le *Beaver*, qui doit nous transporter à nos îles.

Le bateau est petit et peu confortable ; il n'y a que 7 à 8 passagers. Le capitaine Lemaitre qui le commande est un Jersiais habitant de St-Roch de Québec ; il est poli et fort prévenant. Nous retrouvons, non sans surprise, le garçon qui le samedi nous avait conduit au presbytère, c'est un employé du bateau, du nom de Tremblay, natif de St-Irénée. Il a fait de grands voyages comme matelot ; il a visité les Antilles et notamment Trinidad où j'ai moi-même passé un mois.

A 3. 30h. nous touchons à Georgetown dans l'île du Prince-Edouard. La ville est peu considérable mais elle a une assez belle apparence vue du port.

A 7h. nous arrêtons à Souris, autre poste sur la côte nord de l'île du Prince-Edouard.

Pendant qu'on travaille au chargement du bateau, nous nous rendons tous deux à terre où nous faisons notre première chasse malacologique sur les poteaux du quai. Ce sont des Littorines, *Littorina littorea*, que nous trouvons en immense quantité. Cette espèce Européenne, naturalisée depuis plusieurs années sur les côtes de l'Atlantique, n'a pas encore été signalée que je sache dans notre Golfe.

Après environ une demi-heure d'arrêt nous reprenons notre bateau pour nous diriger directement sur l'Étang du Nord, où nous devons prendre terre le lendemain matin.

Vers le soir, les ondées de pluie cessent, le vent fraîchit un peu, et la mer devient passablement houleuse, si bien que M. Bégin, qui en était à ses débuts comme marin, est forcé de rendre le tribut à Neptune. La mer durant la nuit fut fort agitée, et la plupart des passagers se plaignent le matin du manque de sommeil.

A 5 h. le mardi matin, nous sommes à l'Étang-du-Nord, où nous devons prendre terre. Nous sommes frappés de l'aspect que présentent les îles, terrain assez accidenté, mais absence complète de forêts de haute futaie, large plage sablonneuse sur tout le rivage, et dunes à perte de vue du côté du N. E.

Il n'y a ici qu'un pauvre village de pêcheurs dont les nombreuses barques garnissent le port ; nul hôtel ni restaurant, mais, conduits par M. Rosa, nous nous rendons à la maison d'un M. Carbonneau où l'on nous servit un excellent déjeuner.

Nous ne touchons pas la terre sans avoir remarqué les abondants débris de morne plus ou moins décomposés dans lesquels des pores faisaient leur choix, et la pénétrante odeur d'huile pourrie qui s'en dégageait, odeur tellement intense et tellement insupportable aux étrangers, que nous sommes souvent forcés de nous porter le mouchoir au nez pour mettre à l'abri notre sensibilité olfactive ; mais le nez le moins sensible, fut il même doublé intérieurement de caoutchouc, ne pourrait encore, je pense, se soustraire aux désagréables émanations, tant elles sont puissantes et pénétrantes.

Mais il faut songer à nous rendre sans tarder au Bassin, distance de quatre lieues et demie, où nous attend M. le curé A. Pouliot, qui nous a généreusement offert l'hospitalité. Les voitures sont rares, et presque tous les chevaux occupés. M. Carbonneau s'offre de nous y conduire, tous deux dans la même voiture — ce qui se fait rarement ici — pour \$3.00 chaque. Le prix est fort, mais nous n'avons garde de le refuser, parce que nous ne pourrions trouver d'autre voiture.

A 9 h. nous étions en voiture en route pour le Bassin. A peine avons nous traversé le village, dans un sable où le cheval enfonce jusqu'au boulet, que nous prenons la plage même de la rive. La position est très ennuyeuse; comme le reflux est encore peu avancé, nous sommes forcés de nous tenir près de la rive où le sable est moins dur, et l'inclinaison plus fortement prononcée nous astreint à une posture des plus fatigantes.

Pas d'autres traces de chemin que le sable humide et durci de la plage que le flux vient de laver. Mais il arrive parfois que des prolongements de la grève, à échelons trop brusques, viennent interrompre la ligne que nous suivons; force nous est alors de monter sur la rive même, où les roues enfonce dans un sable mouvant jusqu'à la moitié des raies.

Nous cheminons ainsi lentement et péniblement pendant plus d'une heure, lorsque nous voyons la rive à notre gauche, élevée d'une dizaine de pieds, et couverte en cet endroit d'une grande herbe grossière, le *Calamagrostis arundinacea*, dans laquelle des bêtes à cornes à demi cachées cherchent à brouter les jeunes feuilles du bas, quelque dures et sèches qu'elles soient.

Mais voici que tout-à-coup la dune entière est interrompue par un rigollet ou bras de mer de plus de 100 pieds de largeur. Il faut alors bien connaître le point de la marée pour aller chercher au nord un gué dont nous voyons les balises à plus d'un mille au large. Nous nous engageons donc dans l'eau. Heureusement que le fond est bien uni et dur, car l'eau qui de temps en temps menace d'entrer dans notre voiture, agitée par le vent, nous rend cette navigation en voiture à roues, assez peu rassurante, quoique possédant pour nous un caractère de nouveauté non dépourvu d'intérêt. Le cheval sans répugnance s'avance lentement, nous tournons la courbe au large en suivant toujours les balises, et atteignons la plage de l'autre côté pour la suivre encore près d'un mille avant de monter sur la côte.

Pendant cette navigation d'un nouveau genre, nous voyons de nombreux Soleils-de-mer, *Physalia*, entraînés par le courant et s'embarrassant même souvent dans nos roues. Mais malgré la limpidité de l'eau, nous ne distinguons rien autre chose.

Nous voyons alors à notre gauche et assez près de nous, au bord de l'eau et sur le sable que vient de quitter la marée, des milliers d'oiseaux marins, dont la cacophonie de leurs voix discordantes produit un singulier effet. Ce sont surtout des goëlands, guillemots, pingoins, etc.

Remontés sur le chemin de la côte, nous remarquons que notre cheval se trouve fatigué du trajet; il n'y a presque plus moyen de le faire trotter. La route est tracée sur un terrain fort pauvre et savanneux. Gravissant de légères ondulations, nous rencontrons quelques habitations avec des champs cultivés.

— Combien avons-nous encore à parcourir pour atteindre l'église du Bassin, demandons-nous à notre conducteur ?

— Plus de 4 milles.

— Que n'échangez-vous donc votre cheval pour celui-ci, qui, dans le champ, vient hennir près de la clôture ? le vôtre est rendu.

— Vous avez raison ; je vais voir les gens de la maison.

Là dessus nous descendons et continuons à pied pendant que notre homme fait ses arrangements.

Les produits des champs, pommes de terre, foin, avoine paraissent d'assez belle venue, quoique le terrain soit médiocre. Nulle part de grands arbres, des sapins, de petites épinettes rabougries, des aulnes, etc., et dans les baises des tapis de sphaignes émaillés de nombreux rossolis, *Drosera*, aux feuilles collantes et plus ou moins rougeâtres.

Enfin nous remontons en voiture, et grâce à une autre allure, nous apercevons bientôt la mer devant nous, et dans une

coulée à notre droite, l'église du Bassin ; c'est dire que nous avons traversé l'île, et qu'il nous faut tourner à droite pour remonter quelque peu le bord de la mer.

Nous voyons à notre gauche, au delà d'une grande savane, une file d'habitations bordant le chemin à travers de belles cultures et contournant une colline qui nous dérobe la vue, dit notre conducteur, du Hâvre-Aubert (Amherst des anglais) le chef lieu des îles.

Enfin, à 2h. P. M. nous entrons dans la cour du presbytère du Bassin, où M. le curé Pouliot, avec son personnel, nous accueillent avec urbanité et marques évidentes de satisfaction.

Les îles de la Madeleine, lorsqu'elles se présentent en falaises abruptes, dues aux érosions qu'y pratique la mer, avec leur sol rouge-sang en certains endroits, et leur plages sablonneuses, ressemblent beaucoup à l'île Bonaventure, beaucoup plus rapprochée de la terre ferme, et appartiennent comme elle, je pense, à la même formation géologique, avec cette différence toutefois que fréquemment dans ces coupes perpendiculaires, on voit ici des lits assez considérables de gypse (plâtre), ce que je n'ai pas remarqué à Bonaventure. Ce gypse est plus souvent rougeâtre ou mêlé de matière terreuse, cependant on en trouve parfois sur la grève des nodules détachés d'un beau blanc cristalin, parfaitement pur.

Vues à vol d'oiseau, les îles de la Madeleine, avec Bonaventure, celle du Prince Edouard et les autres de la côte du Nouveau-Brunswick, semblent des sœurs aujourd'hui séparées, mais qui se tenaient unies autrefois. Ces fonds sablonneux jusqu'à des distances considérables, dus à la désagrégation des côtes par l'action de la mer, la similitude d'aspect et de composition qui les distingue, leur dispersion en dehors des grands courants principaux indiquent assez que dans les âges géologiques, ce vaste estuaire actuel était une terre ferme continue, partagée peut être en quelques îles par des rivières assez resserrées dans leurs rives, telles que la Ristigouche, la Mira-

michî, etc. ; et l'action des éléments poursuivant son cours, nul doute que dans quelques siècles elles ne deviennent des batures peut-être entièrement submergées, lorsqu'elles auront peut-être aussi donné naissance à quelques autres îles moins considérables.

Les îles de la Madeleine, quoique à moins d'un degré au nord de Québec, offrent cependant un climat bien différent, sinon dans les extrêmes, du moins dans la moyenne de leur basse température, et surtout dans leurs productions spontanées. La cause en est, je pense, dans leur absence de hautes montagnes pour intercepter les vents, et dans leur exposition à tous ces vents, de quelque côté qu'ils soufflent, surtout du côté du nord, d'où ils viennent en ligne directe des glaces polaires ou des forêts de conifères qui conservent leur fraîcheur. Disons aussi que l'action de la mer doit compter comme un agent puissant sur la végétation. Cette atmosphère imprégnée de sel, appliquée par des vents constants sur les arbres, obstrue leurs pores, et nuisant à leur respiration, les retient souffreteux et rabougris, comme nous les voyons aujourd'hui. On dit qu'autrefois il y avait de grands arbres dans les îles, mais qu'ayant été détruits, ils n'ont pu se reproduire. Ces grands arbres étaient sans doute des restes des forêts primitives lorsque la mer actuelle n'avait pas encore fait disparaître les terres qui unissaient ces îles au continent. Formant des masses compactes, ils se protégeaient les uns les autres, mais maintenant sans protection, ils ne peuvent résister à l'action de l'atmosphère pour reprendre leur vigueur première.

Il me tardait fort de me rendre sur la grève pour constater si elle n'offrait pas plus d'avantages aux mollusques que celle de l'Étang-du-nord. Aussi aussitôt notre dîner pris, nous y rendîmes-nous. A quelques arpents seulement de l'église, il est une petite baie, à l'embouchure d'un ruisseau qui sert de hâvre aux barges de pêche, et où l'on prépare aussi le poisson au retour des barges le soir. Mais là, plus encore qu'à l'Étang-

du-nord, du sable, du sable et rien que du sable. Quelques valves de moules, plus ou moins intactes, roulées sur le sable, quelques carcasses de crabs, et rien autre chose ; par contre des monceaux de débris de poisson, plus ou moins décomposés, répandant une odeur tellement infecte que les nez étrangers s'en trouvaient sérieusement affectés. Nous voyons quelques ciccindèles voltigeant sur le sable, et M. Bégin, qui a des yeux d'aigle, saisit deux staphylins s'échappant des débris. Il prend aussi dans un fossé près du chemin deux *Geotrupes* qui tombés là, n'avaient pu se relever, et s'agitaient dans l'eau.

Les cultures présentent un aspect bien satisfaisant ; le foin est beau et bien fourni, l'avoine est superbe. Dans le jardin les légumes ne paraissent avoir nullement souffert, on remarque seulement qu'ils sont en arrière sur ceux de Québec. Des haricots (fèves rameuses) pré-entent une profusion de belles fleurs rouges, les pois sont bien venus et sont aussi en fleurs. Le maïs a une très chétive apparence, et semble protester contre les conditions qu'on veut lui imposer, il semble dire : vous voyez que je ne suis pas chez moi ici, et que je ne puis m'accommoder du régime auquel on veut me soumettre.

(A suivre)

---

Le *West American Scientist* de San Diego, Californie, rédigé par M. R. C. Orentt, a suspendu sa publication. Le rédacteur espère la reprendre un peu plus tard.

---

*Bouteille de chasse.*—La meilleure bouteille pour la cueillette des coléoptères, hyménoptères, etc., est celle au cyanure de potassium. Allez chez un pharmacien, achetez une bouteille à large goulot, de 3 pouces de hauteur sur  $1\frac{1}{2}$  de diamètre, fermée par un bon bouchon de liège. Achetez une petite fiole à bout rond, de  $1\frac{1}{2}$  de longueur sur  $\frac{1}{4}$  pce. de diamètre ; percez dans votre bouchon de liège un trou suffisant pour y enfoncer votre petite fiole, l'ouverture en bas, après l'avoir à demi rempli de morceaux de cyanure et fermée par un tampon de ouate ; et votre bouteille est toute prête à aller dans la poche pour la chasse.

## QUESTIONS ET REPONSES.

Nous recevons de l'un de nos correspondants, grand amateur d'histoire naturelle, un envoi de ses chasses de l'automne dernière, accompagné de la lettre qui suit.

Rigaud, 2 avril 1890.

Cher Monsieur,

Je vous envoie, un peu tard, je l'avoue, les quelques *Helix albolarbris* que j'ai sous la main; j'espère en trouver davantage au printemps. J'y joins quelques autres spécimens que vous voudrez bien me déterminer.

Je vous envoie aussi une cinquantaine d'insectes dont je n'ai pu trouver les noms. Les Lampyridés et leurs voisins sont en particulier, pour moi, pleins d'obscurité. Si parmi ces insectes il s'en trouve que vous n'avez pas dans votre collection, je vous prie de les accepter.

Depuis que le soleil du printemps nous réchauffe un peu, nos fenêtres se remplissent de mouches grises. Ces mouches se réveillent après quelques mois d'engourdissement, nous les avons vues disparaître à l'automne; sont-elles bien les mêmes que les mouches de maison si communes en été?

Ces jours derniers nous avons eu une petite discussion à propos d'eau d'érable. Quelques uns de nos savants prétendent que l'eau d'érable, donnant le sucre, est un liquide qui a passé l'hiver dans l'arbre; d'autres veulent au contraire que cette eau soit puisée à mesure par les racines de l'arbre. Lesquels ont raison? Je suis pour les derniers, mais nous sommes convenus d'attendre votre jugement.

Pourquoi encore les érables coulent-ils plus abondamment après une gelée ?

Pardonnez-moi toutes ces questions. Vous allez trouver sans doute que je suis comme un enfant babillard qui veut toujours savoir le pourquoi du pourquoi.

J'attends l'arrivée des insectes avec impatience, bien décidé à leur donner la chasse.

J. E. D.

Il nous fait toujours plaisir de recevoir des demandes de solutions de quelque difficulté. Loin de nous la sotte prétention de croire qu'il n'y a plus pour nous de question qui puisse nous embarrasser en fait d'histoire naturelle ; ce que nous savons est un iota, et ce qui nous reste à apprendre est un abîme. Mais ces questions ne manquent jamais d'intérêt. Ce qui embarrasse tel questionneur aujourd'hui, embarrasse de même des milliers d'autres, qui n'ont pas souci d'éclaircir leurs doutes. Et en en instruisant un, on éclaire de même tous les autres. Ces questions d'ailleurs attirent l'attention d'un grand nombre sur des problèmes sur lesquels ils n'ont jamais réfléchi, et les réponses données peuvent très souvent provoquer des discussions pour en faire ressortir plus de lumière.

Pour procéder avec ordre, les questions proposées se réduisent aux suivantes :

1° Noms des mollusques.

2° Noms des insectes.

3° Les mouches grises du printemps sont-elles les mouches ds maison ordinaires ?

4° L'eau d'érable est-elle toute renfermée dans l'arbre ou si elle vient du sol par les racines ?

5° Pourquoi les érables coulent-ils davantage après une gelée ?

#### NOMS DES MOLLUSQUES.

N° 1 *Cypræa moneta*, Lin. Cette petite Porcelaine sert encore de monnaie dans un grand nombre des îles de l'Océanie.

2° Valve dorsale d'un *Spondylus*, bien détériorée, probablement de l'espèce *gæderopus*.

3. *Lucina tigrina*, Lin.

4. *Tapes lata*, Poli, de Sardaigne.

## NOMS DES INSECTES.

### COLÉOPTÈRES.

Les insectes s'allient difficilement avec les mollusques ; aussi les Nos 6,7,8,11,13,15 & 20 étaient-ils plus ou moins mutilés, et avaient tous perdu la tête. Hélas ! que n'est-il réservé aux insectes seuls de perdre la tête par des accointances incongrues !

- |   |   |
|---|---|
| 1 <i>Diplochila impressicollis</i> , Dej. | 32 <i>Lepturges angulatus</i> , Lec.                      |
| 2 " <i>viridæneus</i> , Beauv.            | 34 <i>Chauliognathus Pennsylvanicus</i> ,<br><i>Fabr.</i> |
| 3 <i>Amara avida</i> , Say.               | 35 <i>Trirhabda Canadensis</i> , Kirb.                    |
| 4 <i>Isomire 4-striata</i> , Coup.        | 36 <i>Disonycha glabrata</i> , Fabr.                      |
| 5=4.                                      | 37 <i>Corphyræ lugubris</i> , Say.                        |
| 9 <i>Corymbites æripennis</i> , Kirb.     | 38 <i>Photinus corruscus</i> , Lin.                       |
| 10 <i>Agriotes stabilis</i> , Lec.        | 39 <i>Telephorus bilineatus</i> , Say.                    |
| 12 <i>Cryptohypnus abbreviatus</i> , Say. | 40 <i>Lucidota atra</i> , Fabr.                           |
| 16 <i>Penthe pimelia</i> , Fabr.          | 41 <i>Telephorus Carolinus</i> , Fabr.                    |
| 18 <i>Collops vittatus</i> , Say.         | 43 " <i>dentiger</i> , Lec.                               |
| 20 <i>Podabrus poricollis</i> , Lec.      | 44 <i>Podabrus frater</i> , Lec.                          |
| 25 <i>Hyllobius pales</i> , Boh.          | 45 <i>Podabrus diadema</i> , Fabr.                        |
| 26 <i>Listroderes sparsus</i> , Say.      | 46=20.  |
| 27 <i>Otiorynchus ligneus</i> , Oliv.     | 47 <i>Nitidula rufipes</i> , Lin.                         |
| 28 <i>Elaphidion parallelum</i> , Newm.   | 55 <i>Hylesinus aculeatus</i> , Say.                      |
| 29 <i>Typocerus velutinus</i> , Oliv.     | 56 <i>Phyllodecta vulgatissima</i> , Lin.                 |
| 30 <i>Typocerus zebratus</i> , Fabr.      |   |
| 31 <i>Leptostylus macula</i> , Say.       |   |

## NÉVROPTÈRES.

54 *Periplaneta Pennsylvaniae*, *Scud.*

## HÉMIPTÈRES.

48 *Phymata erosa*, *H. Schoeff.*

49 *Clastoptera obtusa*, *Scy.*

50 *Gypona Quebecensis*, *Prov.*

51 *Acopsis viridis*, *Lin.*

52 *Entilia concava*, *Germ.*

53 *Ceresa bubalus*, *Fabr.*

Les Nos 14,17,21,23,24,33,42 & 43 sont retenus pour être étudiés plus tard.

*3e question.*—Non ; cette mouche grise qui entre dans les maisons à l'automne, s'engourdit l'hiver pour revivre au printemps, n'est pas la *musca domestica*, Linné, mais une espèce différente, c'est la *musca rudis*, Fabricius, elle est de plus foite taille et couverte de poils gris.

*4e question.*—L'eau d'érable pour le sucre ne vient pas uniquement de l'arbre au printemps, elle est aussi puisée dans le sol par les racines.

*5e question.*—Pourquoi les érables coulent-ils davantage après une gelée ? La gelée, comme on le sait, clot les pores de l'arbre, et par conséquent arrête l'écoulement de la sève ; mais ne pénétrant pas jusqu'aux racines, celles-ci continuent leur action d'absorption durant toute la nuit, si bien que les vaisseaux intérieurs de l'arbre s'en trouvent tous gonflés, et au matin, lorsque la chaleur vient de nouveau dilater les pores, ou ouvrir les ouvertures, cette surabondance de sève s'écoule aussitôt.

Telle est du moins notre manière de voir. Nous serions fort aise si quelqu'un ne partageant pas nos idées à ce sujet, voulait bien faire connaître les raisons qui le porteraient à tenir une opinion contraire.

Si on nous objecte que l'absence de gelée ne venant pas mettre obstacle à l'écoulement de la sève, les érables ne devraient pas cesser de couler lorsque la gelée fait défaut. Nous répondrons que lorsque la gelée fait défaut le soir, les vaisseaux inté-

rieurs de l'arbre se trouvent disposés à l'assimilation, c'est-à-dire que ces vaisseaux absorbent la sève pour l'évolution de l'arbre. Nous en avons la preuve dans le fait que lorsqu'à la suite d'une bonne gelée les érables coulent abondamment, s'il arrive que dans l'après midi le temps se mette à la pluie, nous voyons la coulée persévérer toute la nuit au milieu de la pluie.

D'où nous concluons que pour une bonne coulée, il faut une gelée assez forte pour clore les pores extérieurs de l'arbre, et paralyser les pores intérieurs pour les rendre impropres à l'assimilation, mais non assez forte pour arrêter l'action des vaisseaux les plus intérieurs qui se gonflent de suc par l'action des racines qui ne discontinuent pas d'agir.

---

### Liste des Mollusques de la Province de Québec.

---

(Continuée de la page 187).

PELICIPODA.	<i>Crenella glandula</i> , <i>Totten.</i>
<b>Ostreidæ.</b>	" <i>pectinula</i> , <i>Gould.</i>
<i>Ostrea Virginiana</i> , <i>List.</i>	" <i>nexa</i> , <i>Gould.</i>
<b>Anomiidæ.</b>	<b>Arcidæ.</b>
<i>Anomia ephippium</i> , <i>Lin.</i>	<i>Arca Noë</i> , <i>Lin.</i>
" <i>aculeata</i> , <i>Lin.</i>	<b>Nuculidæ.</b>
<b>Pectinidæ.</b>	<i>Nucula tenuis</i> , <i>Mont.</i>
<i>Pecten tennicostatus</i> , <i>Mighels.</i>	" <i>delphinodonta</i> , <i>Mighels.</i>
" <i>Islandicus</i> , <i>Müll.</i>	<i>Leda limatula</i> , <i>Say.</i>
" <i>Magellanicus</i> , <i>Lam.</i>	" <i>pinnula</i> , <i>Müll.</i>
<b>Limidæ.</b>	" <i>minuta</i> , <i>Müll.</i>
<i>Lima subauriculata</i> , <i>Mont.</i>	<b>Unionidæ.</b>
<b>Mytilidæ.</b>	<i>Unio complanatus</i> , <i>Soland.</i>
<i>Mytilus edulis</i> , <i>Lin.</i>	" <i>radiatus</i> , <i>Lam.</i>
<i>Modiola modiolus</i> , <i>Turt.</i>	" <i>multiradiatus</i> , <i>Lea.</i>
" <i>decussata</i> , <i>Mont.</i>	" <i>dilatatus</i> , <i>Rafin.</i>
" <i>discrepans</i> , <i>Lam.</i>	" <i>rectus</i> , <i>Lam.</i>
" <i>plicatula</i> , <i>Lam.</i>	" <i>alatus</i> , <i>Say.</i>
" <i>nigra</i> , <i>Gray.</i>	" <i>gibbosus</i> , <i>Barn.</i> = <i>nasutus</i> , <i>Say.</i>

- Unio ellipsis*, Lea=*olivarius*, Raf.  
 " *luteolus*, Lam.  
 " *cariosus*, Say.  
 " *occidens*, Lea.  
 " *Canadensis*, Lea.  
 " *borealis*, Gray.  
 " *ventricosus*, Barn=*cardium*, Raf.  
 " *subovatus*, Lea.  
 " *gracilis*, Barnes.  
 " *pressus*, Lea=*alasmodontinus*, Barnes.  
*Margaritana costata*, Raf.  
 " *marginata*, Say.  
 " *undulata*, Say.  
 " *rugosa*, Barnes.  
 " *margaritifera*, Lin.=  
 " *arcuata*, Barnes.  
*Anodonta flaviatilis*, Lea.=  
 " *cataracta*, Say.  
 " *undulata*, Say.  
 " *edentula*, Say.  
 " *subcylindracea*, Lea.  
 " *Beneditii*, Lea.  
 " *Lewisii*, Lea.  
 " *Fernsacciana*, Lea.  
 " *Footiana*, Lea.  
 " *implicata*, Say.  
 " *lacustris*, Lea.  
 " *modesta*, Lea.  
 " *fragilis*, Lam.  
**Astartidæ.**  
*Astarte undata*, Gould.  
 " *stricta*, Leach.  
 " *juliata*, Leach.  
 " *quadrans*, Gould.  
*Cardita borealis*, Cour.  
**Lucinidæ.**  
*Lucina flexuosa*, Lin.  
*Criptodon Gouldii*, Philippi.  
**Cardiidæ.**  
*Cardium Islandicum*, Lin.  
 " *pinnulatum*, Cour.  
 " *Groenlandicum* Chemn.
- Saxicavidæ.**  
*Saxicava rugosa*, Lam.  
*Cyrtodaria siliqua*, Chemn.  
**Cyrenidæ.**  
*Sphærium sulcatum*, Lam.  
 " *striatinum*, Lam.  
 " *rhomboideum*, Say.  
*Sphærium occidentale*, Prime.  
 " *secure*, Prime.  
 " *partumentum*, Say.  
 " *simile*, Lea.  
 " *orbiculatum*.  
 " *dubium*, Say.  
*Pisidium compressum*, Prime.  
 " *Adamsii*, Prime.  
 " *abditum*, Hald.  
 " *ventricosum*, Prime.  
**Veneridæ.**  
*Venus fluctuosa*, Gould.  
 " *mercetaria*, Lin.  
 " *gemma*, Totten.  
*Cytherea Sayi*, Cour.  
**Petriculidæ.**  
*Petricola pholadiformis*, Lam.  
**Tellinidæ.**  
*Tellina Groenlandica*, Beck.  
 " *calcareo*, Lin.  
 " *tenera*, Leach.  
 " *sabulosa*, Spengl.  
 " *proxima*, Brown.  
**Maetridæ.**  
*Maetra ovalis*, Gould.  
 " *solidissima*, Chemn.  
**Anatinidæ.**  
*Pandora glacialis*, Leach.  
*Thracia myopsis*, Müll.  
*Anatina papyracea*, Say.  
*Lyonsia hyalina*, Moll.  
*Ceromya deaurata*, Turton.  
 " *arctata*, Cour.  
**Myacidæ.**  
*Mya arenaria*, Lin.  
 " *truncata*, Lin.

**Solenidæ.**Solen ensis, *Lin.*Machæra costata, *Say.***Pholadidæ.**Pholas crispata, *Lin.***Teredidæ.**Teredo navalis, *Lin.***BRACHIOPODA.****Terebratulidæ.**Terebratula psittacca, *Lam.*

La liste ci-dessus a été copiée des différents auteurs qui ont traité incidemment de nos mollusques. Comme nous l'avons déjà noté, elle en comprend un certain nombre qui n'habitent pas actuellement les eaux de notre Province, mais qui s'y rencontrent accidentellement, surtout dans l'estomac des gros poissons.

Nul doute que lorsque nous ferons une revue critique sévère de cette liste en décrivant les espèces, nous ne trouvions à la modifier considérablement, soit par la soustraction d'espèces synonymiques, soit par l'addition de trouvailles dûment constatées. Malheureusement grand nombre de ces espèces, rares dans les collections, font encore défaut dans la nôtre, et les auteurs qui les ont mentionnées ne sont pas tous à notre disposition. Nous nous flattons toutefois que notre travail, le premier travail sérieux entrepris sur le sujet, ne sera pas sans valeur, lorsqu'il n'aura pas atteint le but, il aura pu mettre sur la piste pour l'atteindre.



## UN NATURALISTE AUX ILES DE LA MADELEINE.

(Continué de la page 193.)

Le mercredi, 31 juillet, il fait un vent si fort que les barges n'osent pas aller au large pour la pêche.

On fait ici, au Bassin, la pêche avec beaucoup moins d'avantages qu'en certains autres endroits. C'est que n'y ayant point de port où l'on puisse mettre les barges à l'abri, on est obligé de les avoir beaucoup plus petites, afin de pouvoir les monter chaque soir sur la grève; et cependant c'est à 10

et 12 milles au large qu'il faut se rendre pour trouver les bancs de pêche, delà la nécessité de ne pas s'exposer à des vents trop violents ou de ne pas perdre la terre de vue, pour peu qu'il y ait de la brume.

C'est là un immense désavantage ; les pêcheurs sont souvent ainsi retenus chez eux des trois et quatre jours de suite, tandis qu'à l'Etang-du-Nord, par exemple, où les vaisseaux peuvent rester en flotte la nuit, on a de grosses barges, bonnes voilières, qui ne redoutent nullement les gros temps pour les retenir au port.

Si le gouvernement s'occupait un peu plus de ces pauvres pêcheurs, qui malgré tout, contribuent pour une large part aux revenus provinciaux, il serait facile, et à des frais minimes, de creuser des ports pour mettre ces petits vaisseaux à l'abri durant la nuit.

Comme nous débarquons à l'Etang-du-Nord, nous nous sommes croisés avec l'honorable M. Flynn, le dévoué représentant du comté de Gaspé, qui venait de faire une visite à ses commettants des îles de la Madeleine qui font partie de son comté. Les pauvres insulaires avaient grand espoir de pouvoir obtenir quelques améliorations par l'entremise de leurs zélé député ; mais le parti, tout ne se fait que par le parti et pour le parti, et l'intérêt général de la communauté est souvent méconnu ou écarté.

Une nouvelle visite à la grève me convainc qu'il n'y aura presque rien à faire ici en fait de mollusques, quelques petits crustacés et un certain nombre d'algues que le flot amène sur la plage, sont les seuls fruits de mon excursion.

Le presbytère est entouré de champs en culture, particulièrement en foin, je pousse une reconnaissance à travers ces prairies et dans les broussailles au delà, je parviens même jusqu'au sommet de la colline d'où je reconnais les habitations près desquelles nous avons passé en venant, et d'où je vois la mer de l'autre côté de l'île.

Dans ces prairies peu soignées, je ne vois absolument que les herbes que nous avons chez nous, phéole, paturin, trèfle, vesce, renouée, renoncule, orge sauvage, chardons etc. Sur le haut de la colline, je rencontre une petite dépression qui forme un bassin de peu d'étendue tout couvert de sphaignes, au milieu desquelles s'élevaient çà et là quelques pieds de bourdaine, et sur lesquelles sphaignes s'étalent en certains endroits quelques tiges menues et soufreteuses d'atocas à fruits assez rares et encore tout petits. J'en conclus qu'en fait de botanique, je ne rencontrerai ici aucune plante particulière à ces îles, et que toute leur flore se réduit à celle des environs de Québec, sauf réduction à faire dans le nombre et la variété des espèces, de sorte que, en conclusion, on peut dire que c'est dans le négatif que la végétation de ces îles établit le caractère qui lui est propre, et qu'elle n'a absolument rien de positif à son avoir.

Nous allons dans l'après midi faire un tour de voiture sur la route qui suit le bord de la mer du côté du Sud Est, ce qui nous permet de prendre une vue plus complète de l'île.

La côte est partout élevée et taillée verticalement du côté de la mer qui y pratique habituellement ses érosions, si bien que les descentes à la grève ne peuvent s'effectuer que là où se trouvent certaines ravines qu'ont creusées des petits ruisseaux venant des hauteurs. En plusieurs endroits nous voyons le sillage des voitures se perdre sur le bord des falaises, par suite de récentes érosions qui ont occasionné des éboulements qui ont emporté le chemin tout entier. Force a été alors de reculer les clôtures en empiétant sur les champs, empiètements qu'on a pratiqués largement, en prévoyance de semblables accidents qui ne manquent pas de se répéter de temps à autres. Ces terrains vagues qui s'étendent ainsi des clôtures des champs au bord de la falaise, sont presque les seuls pacages que l'on voye ici, surtout pour les moutons qui paraissent assez nombreux. Les vaches, au contraire sont en petit nombre, et paraissent pauvres laitières. Il est étonnant que les moutons qui s'effrayent assez

facilement de toute rencontre, de celle des chiens notamment, n'aillent pas, dans leurs courses, se jeter dans le précipice dont l'escarpement n'est protégé par aucune clôture.

Il fait un beau soleil, et sur la terre ferme ce doit être un jour de grande chaleur, mais ici, avec la brise de la mer, c'est la température la plus agréable qu'on puisse désirer, on sent cet air frais, que malgré l'ardeur du soleil nous respirons à pleins poumons, nous raviver et nous reconforter.

Les ondulations de la côte que suit la route, nous offrent partout un coup d'œil des plus agréables. La mer sans borne à notre gauche sur laquelle tranchent çà et là quelques promontoires à flancs rouge sang taillés à pic. Ces prés et ces champs à notre droite tout émaillés, dans leur riche toison, de ces charmantes nuances que revêtent partout les moissons, depuis le vert émeraude du gazon, jusqu'au jaune d'or de l'épi mûr ; ces collines mamelonnées qui au delà semblent s'entasser les unes sur les autres pour ne pas nous effrayer par des hauteurs démesurées ou des pics nus inaccessibles, tout concourt ici à varier la scène à l'infini et à la conserver partout agréable et souriante.

En mains endroits le passage des voitures a creusé trois sillons, et souvent profondément, sur ces prés ras tondus par les brebis ; vus à distance, on dirait trois filets de sang sur un tapis vert, le rouge du sol tranchant si nettement sur le vert du gazon.

Nous terminons notre course à un promontoire faisant davantage saillie sur la mer, et sur lequel s'élève un phare pour le service de la navigation, particulièrement des barges de pêche qui parfois s'attardent jusqu'à la nuit.

Les maisons en général sont petites, mais toutes fort propres et d'aspect agréable, avec le blanc de chaux de leurs lambris et le rouge ocre des cadres des ouvertures.

Une particularité qui m'a singulièrement frappé, c'est que la plupart des maisons, et même les églises, sont couvertes en

bardeaux de toutes parts, toits, longs-pans, pignons, partout des bardeaux sciés et réguliers s'imbriquent symétriquement les uns sur les autres. J'avais remarqué la même coutume chez les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse. Je dis que cette particularité m'a singulièrement frappé, je puis ajouter et ne m'a pas été peu agréable, en me rappelant un souvenir d'enfance.

Mon ayeul maternel était un Acadien, et dans toute la paroisse de Bécancour, ma paroisse natale, sa maison seule était ainsi couverte en bardeaux jusqu'au sol. C'était l'émigré sur la terre étrangère—et l'on sait par quelle criante injustice celui-ci a été chassé de son foyer—conservant comme un culte les coutumes du pays natal.

J'ajouterai que ces couvertures en bardeaux, telles qu'on les fait ici, sont très chaudes et ajoutent beaucoup à la solidité de la bâtisse, exposée sur ces îles, à des vents d'une violence extrême.

Nous faisons visite en revenant à un M. Chevrier, l'un des plus respectables citoyens de la paroisse et jouissant d'une certaine aisance. Commencant à prendre de l'âge, il paraît donner plus d'attention à la culture de ses champs, qu'aux durs labeurs de la pêche. Possédant une certaine éducation, il a appris à en apprécier la valeur, aussi nous présente-t-il une de ses filles qu'il tient encore au convent des Sœurs de la Congrégation au Havre-aux-Maisons. Plusieurs ouvrages de la jeune demoiselle, tels qu'on en fabrique dans les convents, s'étalent sur les corniches et la table du salon. La maison, sans viser au luxe, est fort bien tenue et ne manque pas de confortable.

Le père Chevrier, quoique d'origine Acadienne, est natif de Laprairie. Il nous fait faire l'agréable connaissance de l'un de ses neveux, M. Chôlet, avocat de Montréal. Faible de santé, ce jeune avocat, vient presque chaque été, se refaire à l'air vivifiant de l'île ; les habitants profitent de son séjour pour lui faire débrouiller leurs chicanes, lorsque quelque accident a semé la zizanie quelque part. Mais le disciple de Thémis, s'il

n'avait que ce seul endroit pour tirer parti de ses capacités, crèverait bientôt de faim, car heureusement les chicaniers sont rares ici. M. Chôlet est instruit, d'un fort bon commerce, et possède une excellente voix, qu'il prodigue chaque dimanche aux offices de l'église.

Jendredi, 1er août. Temps superbe ce matin, toutes les barges au large.

Nous voulons nous aussi goûter de la pêche. Portés dans une barge légère, poussée par deux bons bras, nous nous rendons près des rets tendus pour le macquereau qu'on emploie pour appas à la morue. Nous jetons nos lignes à l'eau et attendons patiemment, mais rien, rien. Les propriétaires des rets nous disent aussi qu'ils n'avaient rien pris ce matin.

Comme j'avais apporté une bonne drague pour les mollusques, il me tardait d'en faire l'essai, dans l'espoir qu'à deux ou trois milles du rivage je pourrais peut-être rencontrer des fonds différents qui nous livreraient quelques pièces. Nous la laissons donc traîner au bout d'une longue corde. Mais notre conducteur nous assure que les fonds dans ces parages sont partout semblables, du sable et rien que du sable, aussi le rameur s'aperçoit-il à peine de la résistance qu'offre cette drague en traînant sur le fond. Nous la retirons de temps en temps, et toujours rien, à peine parfois quelques débris d'algues entraînés par les courants.

M. le curé nous ayant proposé une visite au Havre-Aubert dans l'après midi, nous l'acceptons avec empressement dans le but de faire la connaissance du lieu et de pouvoir peut-être y faire quelque chasse.

Le trajet entre le Bassin et le Havre-Aubert est d'environ 4 milles, par un superbe chemin, qui nous conserve presque partout la libre vue de la mer, excepté à l'endroit où la route qui conduit à la rive ouest se joint à ce chemin. Là la voie s'est courbée à gauche pour laisser à droite certaine butte de mauvais terrain, et un peu plus loin à gauche, une grande savane, toute couverte de sphaignes, d'airelles, d'andromèdes etc.

A son extrémité nord-est, l'île s'est un peu rétrécie, on plûtôt le chemin l'a en partie traversée pour ne laisser à gauche qu'un cap fort élevé, le plus élevé de l'île, que la mer ronge à sa base et qui s'arondit en mamelon du côté de terre; et à droite on voit une large plaine basse au delà de laquelle, près de la mer, s'étend une file d'habitations avec des champs cultivés.

Comme il n'y a plus de curé résident au Hâvre, nous entrons chez un M. Cormier qui héberge le curé du Bassin quand il vient faire l'office ici, ce qui a lieu tous les deux dimanches.

Nous passons une petite reconnaissance un peu au delà de l'église, là, l'île est resserrée en une étroite langue de terre qui se termine par un petit cap, d'une médiocre élévation, sur lequel s'élève un phare avec une petite chapelle protestante.

C'est dans la dépression de la langue de terre qui précède le petit cap que le steamer vient stopper pour ses chargements et déchargements. Nous descendons là un moment sur la grève, et je remarque qu'elle est toute autre qu'au Bassin, peu de sable ici, mais de nombreux cailloux en partie couverts de varech, aussi j'y fais une ample moisson de Littorines, de Patelles, de Pourpres, de Crépidules.

Le Hâvre-Aubert, quoique d'apparence fort humble, est la capitale, le chef-lieu de toutes les îles de la Madeleine. C'est ici que se trouve la douane, le bureau d'enregistrement, la cour qui ne siège que deux fois l'été par la visite que vient y faire le juge de Gaspé. Cependant, malgré sa modeste apparence, le Hâvre-Aubert présente plusieurs résidences soignées et qui ne manquent pas d'élégance. Distribuées irrégulièrement sur un terrain très accidenté, elles donnent à tout l'ensemble un coup d'œil fort agréable, car au delà s'étend une vaste baie ou plutôt un large estuaire qu'encercle de l'autre côté une dune étroite assez élevée formant comme un port intérieur, où de grands magasins se prolongent, sur des ponts à chevalets, jusqu'à de

petits quais où les goëlettes viennent prendre leur chargement.

La pêche au maquereau qui était presque nulle au Bassin, faisait la joie des pêcheurs du Hâvre, une seule barge revenue du large à midi en comptait déjà 450 belles pièces, ce qui faisait plus de \$50 pour la demi-journée.

A peine étions-nous de retour au Bassin que nous voyions arriver M. l'abbé Payette, desservant du Hâvre-aux-Maison en l'absence du curé M. Meunier, qui était allé faire visite à sa famille. Tous deux natifs de Ste-Thérèse de Blainville, le dernier est actuellement professeur au collège de cette paroisse. Il vient, presque chaque année, refaire sa santé à l'air salubre de la mer, et le curé Meunier profite de sa présence pour prendre un petit congé, et faire trêve, pour quelques semaines, à l'isolement où il se trouve réduit durant tout le cours de l'année.

Comme il y a quatre paroisses dans les îles, chacune avait autrefois son propre curé, mais actuellement il n'y a plus que deux prêtres pour toutes les îles, chacun étant chargé de deux paroisses, faisant les offices semi-mensuellement dans chacune d'elles.

La difficulté des communications dans ces îles peut parfois exposer à de sérieux accidents de la part de ce manque de prêtres, mais la modicité des revenus, et la pénurie des prêtres font préférer le mode actuel.

Les îles de la Madeleine, quoique dans la Province de Québec et faisant partie du comté de Gaspé, appartiennent au diocèse de Charlottetown, de l'Ile-du-Prince-Edouard, dont l'évêque actuel est Mgr McIntire.

Nous allons après le souper sur la grève à l'arrivée des barges, pour admirer la bonne pêche qu'on avait faite ce jour-là. Chaque barge était à moitié remplie; cependant, ajoutaient les pêcheurs, c'est une pêche bien ordinaire, on en fait souvent du double de celle-ci.

Il faut sans plus tarder procéder à la préparation du poisson ; nous examinons un instant comment on l'exécute.

Femmes, filles, jeunes garçons sont venus des résidences, souvent à quelques milles. La petite aise avec son étroit filet d'eau, si solitaire durant le jour, où l'on ne voit que quel ques cochons glanant encore dans les débris laissés la veille, est maintenant toute grouillante de têtes, et sans plus tarder l'on se met à l'œuvre. Les hommes coulisent les charettes qui ont amené les femmes près des barges encore à l'eau. Les poissons sont pris à la main dans les barges et jetés dans les charettes, qui vont les verser par tas dans le courant du ruisseau, et aussitôt les femmes se mettent à la besogne. Accroupies sur le sable, elles saisissent de la main gauche chaque morue par la tête, l'attirent à elles, et la tournant sur le dos, lui ouvrent le ventre du fort couteau dont est armée leur main droite, et font ainsi un autre tas de ces éventrées.

C'est là l'office du piqueur ou de la piqueuse. On met ensuite les poissons sur une table, où le décolleur, tel est son titre, enlève de ses deux mains le foie qu'il met dans une petite caisse, de sa droite enlève le reste des entrailles en faisant aussi couler à terre la tête qu'il décolle en la courbant sur le bord de la table. Le poisson ainsi nettoyé est poussé sur la table à l'écorcheur, qui d'un bon coupe de couteau, coupe tous les rayons de l'épine dorsale de chaque côté, et, prenant de sa main gauche munie d'une mitaine de laine pour éviter le glissement, la grosse arête par le bout, passe le couteau par dessous, pour l'enlever jusqu'à son extrémité. Le poisson est ensuite passé à l'eau pour le nettoyer et porté au hangar pour être salé avant de l'exposer à l'air pour le séchage, car c'est presque uniquement de la morue sèche qu'on prépare pour l'exportation. La morue verte, en barrils, est presque uniquement réservée pour les marchés de Québec, Montréal, Halifax etc.

Pendant que les femmes travaillent, ainsi sur le sable et sur les tables, les hommes poursuivent le déchargement des barges,

car il leur faut enlever, non seulement le poisson, mais encore les pierres qui servent de lest pour tenir les vaisseaux moins lourds afin de les monter sur la grève. Ces pierres sont transportées sur des tréteaux pour les reprendre le lendemain matin, et tenues ainsi à une certaine hauteur pour éviter la fatigue d'avoir à se courber jusqu'au sol lorsqu'il faudra en recharger les barges. Celles-ci, débarrassées de leur charge, on amène un cheval à leur tête, et les hommes aidant de chaque côté, on les fait passer sur des rouleaux qu'on place devant elles pour les conduire à la distance convenable pour n'être pas mises en flotte par le flux. Qu'on juge des difficultés d'un tel travail, que le moindre petit port pourrait faire supprimer, travail autrement pénible lorsqu'il faut l'exécuter par des gros vents qui font rager la mer sur la rive, ou des pluies d'orage qui mouillent les hommes jusqu'aux os. Et ce travail se poursuit souvent jusqu'à 9 et 10 heures du soir, à la clarté de lampes dont on s'est pourvu.

Mentionnons encore en passant d'autres acteurs de ces scènes intéressantes de travail, qui ne font jamais défaut au rendez-vous ; ce sont les cochons et les chiens qui attendent les débris pour y glaner les morceaux de leur choix.

Les pores avec ces débris engraisent assez facilement, mais leur chair contracte une certaine saveur qui la fait rejeter par tous les étrangers. Il n'y a que les gens du pays qui, par la longue habitude, ne la trouve nullement à dédaigner.

Les chiens sont généralement ici de bonne taille, quoique inférieure à celle des terreneuves, à poil lisse, et ne redoutant nullement la mer. J'en ai vu même se livrer à la pêche de la plie avec une grande habileté. A l'eau à une certaine distance du rivage, la tête tournée vers la terre, ils laissent la lame leur passer sur le dos, et dans la dépression qui la suit, se lancent sur les plies qu'ils voient entraînées par le flot, et s'en viennent triomphants sur la plage en les tenant dans leur gueule pour les dévorer là tout à leur aise.

(A suivre)

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

## L'EAU D'ÉRABLE

COLLÈGE DE ST-LAURENT, 5 mai 1890.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens de lire la courte réponse que vous avez faite, dans votre numéro d'avril, à la 4e question de votre correspondant du collège de Rigaud. Je la trouve tout-à-fait acceptable, si au lieu du mot "aussi" vous aviez employé [1] l'adverbe *surtout* ou *principalement*. En effet l'eau d'érable au printemps est puisée dans les vaisseaux du système ligneux [2] où se trouve la sève ascendante non encore élaborée. Mais comme le fait judicieusement remarquer l'illustre botaniste américain Gray, "ce fluide imbibé par les racines [3] et introduit aussitôt dans la plante, se mêle vite" par l'effet physique de l'osmose [4] "avec un peu de la sève élaborée descendante [5] qu'il rencontre en chemin et qui lui donne une saveur sucrée, comme [6] dans l'érable." *This fluid, imbibed by the roots, upon its introduction into the plant, is at once mingled with some elaborated sap it meets with; thus becoming sweet in the maple.*" (Introd. to Structural Bot. p. 190).

JOSEPH CARRIER, C. S. C.

[1] Vous eussiez employé ne serait-il par préférable ?

[2] *L'eau d'érable au printemps est puisée dans les vaisseaux du système ligneux.* Si les mots français ont quelque valeur, ceci n'est rien moins qu'une hérésie scientifique. L'eau d'érable au printemps n'est pas puisée dans les vaisseaux du système ligneux, mais bien dans le sol, par les racines.

[3] Il est heureux que notre correspondant nous ait donné le texte de Gray, car sa traduction est très défectueuse. Il traduit *imbibed* par imbibé; le premier dictionnaire anglais venu lui aurait fait connaître que *imbibe* avec un complément direct, signifie ABSORBER, et la phrase " ce fluide imbibé par les racines " n'est certainement pas française.

[4] Aucun des dictionnaires à notre disposition n'a pu nous renseigner sur la signification de ce mot nouveau " osmose." Mais comme nous avons souvenir des quelques mots grecs qu'on nous a fait mâcher dans nos classiques, *ôsmos* signifiant impulsion, nous supposons qu'on veut signifier que par une certaine impulsion, ce liquide puisé dans le sol, force les portes des chambres de ceux demeurés dans l'arbre, pour se mêler avec eux. Mais ne serait-ce pas alors *endosmose* qu'on aurait voulu dire? Ce mot est parfaitement connu des botanistes et répond exactement à l'idée qu'on a voulu exprimer.

Nous ferons observer à notre savant correspondant que lorsqu'il s'agit de discussions ou de polémiques, il faut être très précis dans les termes qu'on emploie, pour ne pas prêter à de fausses interprétations; et à la guerre, lorsque les traits pleuvent de toutes parts, malheur à celui qui abaisse le bouclier en prêtant le flanc.

[5] Gray dit, en parlant du liquide puisé dans le sol: " *is at once mingled with some elaborated sap it meets with*; et on lui fait dire: se mêle vite avec un peu de la sève élaborée *descendante* qu'il rencontre en chemin. Comment *descendante*? Notre correspondant prétendrait-il qu'il y a *sève descendante* dès le printemps, avant même le développement des feuilles? N'est-ce pas plutôt, comme l'insinue le savant américain, que le liquide puisé dans le sol, pénètre, en vertu de l'endosmose, dans les cellules où se trouve la sève en partie élaborée, se mêle avec elle pour continuer sa marche jusqu'aux extrémités de la plante pour le développement des bourgeons?

que par l'action continue des racines, l'évaporation étant alors presque nulle par l'abaissement de la température, et les feuilles n'existant pas encore pour rendre la sève assimilable, toutes les cellules de la plante se trouvent gorgées de suc, si bien qu'en pratiquant une entaille en quelque partie, on voit aussitôt ces suc s'écouler par les issues qu'on leur offre.

[6] *Thus becoming sweet in the maple*, on traduit : qui lui donne une saveur sucrée *comme* dans l'érable. "Comme" est ici de trop, et nuit à la clarté du texte.

Nous remercions bien sincèrement notre savant correspondant de ses remarques, elles ne peuvent que produire un bon effet. La physiologie végétale a encore bien des arcanes, même pour les savants ; on ne peut donc qu'applaudir au courage de ceux qui se dévouent à les sonder.

---

## NOUVELLE LETTRE DE RIGAUD.

---

Rigaud, 15 mai 1890.

..... Je vous remercie beaucoup des renseignements que vous me donnez par votre *Naturaliste*. Je ne pense pas que vous trouviez de contradicteurs sérieux sur votre théorie de l'eau d'érable.

Avez-vous vu déjà, dans des mares d'eau, des êtres vivants, de la grosseur à peu près d'une graine de mil ? Ces petits animaux sont des mollusques bivalves, qui ont la faculté de se mouvoir très bien dans l'eau. Ils paraissent tachetés de noir sur les côtés près de la charnière. Si par hasard ils vous avaient échappé jusqu'à présent—ce qui est peu probable—je pourrai vous en envoyer.

J. E. D.

Notre intelligent correspondant a pu voir par l'article qui précède que notre théorie sur l'eau d'érable a rencontré quelque dissidence en certain quartier.

Quant à l'animalcule aquatique qu'il mentionne, ce n'est pas un mollusque, nous ne connaissons aucun mollusque bi-

valve d'aussi faible dimension ; c'est un crustacé, de l'ordre des Lophyropes de Latreille, de la famille des Cladocères, qui porte le nom de DAPHNIE. Les Daphnies se distinguent par deux antennes en forme de bras entièrement découvertes, à peu près de la longueur du corps. Une coquille bivalve, à demi transparente, renferme le thorax et l'abdomen, mais non la tête qui se courbe en forme de bec ; la partie postérieure est terminée par une petite queue. La tache noire que l'on observe sur le dos est un amas d'œufs pour la reproduction de l'espèce. Cette tache à l'automne est bien plus accentuée. On prétend qu'elle contient des œufs qui, renfermés dans la dépouille de la mère qui va périr, serviront à la reproduction de l'espèce au printemps suivant. L'espèce en question est la *Daphnia pulex*, Linné, qu'on appelle vulgairement *puce aquatique*. Ce nom de puce lui vient de ce qu'en nageant au moyen de ses pattes, elle exécute de temps en temps des petits sauts pour accélérer sa course.

Il nous fait plaisir de constater que notre zélé correspondant ait pu remarquer ces animalcules quasi microscopiques. La nature est pleine de mystères et de merveilles ; il suffit d'ouvrir les yeux pour les reconnaître ; mais peu nombreux sont ceux qui portent leur attention sur des objets si peu apparents.

Nous recevrons avec plaisir les spécimens qu'on voudra bien nous envoyer, peut-être pourrions-nous constater la présence d'une espèce différente.

---

## LE FOND DE LA MER

---

Qui n'a pas entendu dire : Si on pouvait dessécher la mer, que de chose ne verrait-on pas ! Et bien ce mystère est aujourd'hui expliqué ; on connaît le fond de la plupart des mers aussi bien que la surface du globe dans ses diverses parties.

Mais c'est surtout le fond de l'Atlantique que l'on connaît plus particulièrement, les différents câbles télégraphiques qu'on y a tendus, ayant nécessité une étude sérieuse des fonds sur lesquels ils devaient reposer, pour ne pas les exposer à des érailllements et à leur rupture par le frottement sur des pics abruptes ou des arêtes de roches trop tranchantes.

Les sondages que l'on a pratiqués en 1853 entre les Azores et Terre-Neuve, et ceux plus récents entre l'Irlande à la même île de Terre-Neuve, ont fait connaître parfaitement la plaine sous-marine que recouvre l'Atlantique dans sa partie boréale. On connaît aussi bien cette plaine aujourd'hui qu'aucune autre des continents européen et américain.

On sait que c'est entre Valentia sur la côte d'Irlande, et la baie de Trinité sur celle de Terre-Neuve, qu'est tendu le câble en question. Or, entre ces deux points, s'étend une plaine centrale de plus de 1000 milles de largeur sur une étendue totale de 1700 entre les deux côtes, tellement unie, qu'un chemin de fer qui y serait placé aurait à peine besoin de freins, tant les inégalités du fond sont peu sensibles, bien que la profondeur varie de 10,000 à 15,000 pieds, et qu'il est même des endroits où l'on pourrait loger le Mont Blanc sans qu'il pût montrer sa cime au-dessus de l'eau.

A partir de Valentia, se trouve une descente de 200 milles avant d'atteindre la plaine centrale. Au delà de cette plaine de 1000 milles de large, commence la montée américaine qui s'élève graduellement jusqu'à la rive de Terre-Neuve.

Et on n'a pas seulement reconnu la topographie de la distance mesurée, mais encore les animaux qui y habitent. Nous disons les animaux, cependant, quoique en quantité innombrable, ils se rangent tous dans la même espèce. On sait qu'à de grandes profondeurs dans la mer, la vie des animaux supérieurs, parfaitement organisés, n'est plus possible, la densité de l'eau à de telles profondeurs, la privation de la lumière ne permettraient pas la vie à de tels animaux. Aussi ceux que

L'on a trouvés au fond de cette vaste mer, sont-ils tous de ces êtres primitifs qu'on a hésité longtemps à ranger dans le règne animal.

La vaste plaine sous-marine de l'Atlantique est tapissée presque partout d'une couche de vase composée presque entièrement de ces animalcules qu'on nomme Globigérines. Les Globigérines sont ces petits animaux dont les débris composent la craie qu'on trouve en couches d'immense étendue dans les entrailles du globe. Ce ne sont en réalité que des particules de matière glaireuse, sans membres définis d'aucune façon, sans bouche, sans nerfs, sans muscles. Cependant ces particules sans forme sont capables de se nourrir, de croître, d'absorber le carbonate de chaux en dissolution dans l'eau de mer, et de se multiplier par millions et par milliards, jusqu'à former de leurs débris des couches de plusieurs centaines de pieds d'épaisseur, comme on les trouve dans les terrains secondaires de l'écorce solide du globe.

Il n'y a pas de doute que les couches de craie ne soient la vase des anciennes mers, comme les Globigérines continuent encore à faire le fond des mers actuelles. Les restes d'animaux supérieurs qu'on trouve dans les couches de craie sont une preuve que les Globigérines n'ont pas été seulement de ces êtres primitifs parus à l'aurore de la vie sur la terre, pour disparaître ensuite, mais ont survécu à toutes les évolutions du globe, pour continuer encore de nos jours leur rôle en se multipliant à l'infini.

Mais on trouve de la craie sur des points fort élevés des continents, il faudrait donc que la mer se serait étendue là, puisque les Globigérines sont des animaux essentiellement marins ? Sans aucun doute ; ce qui est terre aujourd'hui était sous l'eau autrefois ; et qui sait si le fond de nos mers actuelles n'étaient pas alors des continents. Les fossiles marins que l'on trouve sur des montagnes fort élevées sont une preuve évidente que leur surface s'est élevée du fond de la mer qui les recou-

vrait, à la hauteur où nous les trouvons aujourd'hui. On sait par quels cataclysmes à passé notre globe, c'est par l'effet de ces bouleversements que les montagnes ont été produites en surgissant souvent du fonds des eaux.



## UN NATURALISTE AUX ILES DE LA MADELEINE.

(Continué de la page 214.)

Nous allons le soir, en compagnie de M. Payette, faire une nouvelle visite chez M. Chevrier. Les braves gens sont tous joyeux de nous recevoir ; c'est un fait unique, disent-ils, de voir quatre prêtres à la fois dans une maison de nos îles, nous pourrons nous glorifier d'avoir eu les premiers cet honneur.

Vendredi 2 août. A 5 h. ce matin M. Payette se remet en route pour retourner à son poste, et presque en même temps M. Pouliot part pour les malades au Hâvre. Tout l'avant-midi ne fut que des intervalles de beau temps alternant avec la pluie. Dans l'après midi, M. Pouliot ayant gracieusement mis sa voiture à notre disposition, nous partons, M. Bégin et moi avec Vilbon le garçon de service du curé, pour le Hâvre Aubert, que je tenais fort à connaître plus particulièrement, surtout pour explorer les grèves de l'autre côté de cette étroite langue de terre, ou plutôt de ce banc de sable qui encercle le port intérieur en ne lui laissant qu'une ouverture assez étroite.

Vilbon qui est bien au fait de toutes les manœuvres des insulaires, et connaît parfaitement tout le littoral de cette île, nous pilote dans notre excursion. Comme j'étais muni de bonnes bottes en caoutchouc, je me promène tout à mon aise dans l'eau, toujours peu profonde, excepté au débouché d'un petit ruisseau qui m'oblige à faire un long détour dans l'eau de cet estuaire. M. Bégin pour me suivre dut se confier à Vilbon qui trouva une légère embarcation pour le traverser.

Mais quelle désolation ! dans l'eau comme sur la plage, rien, absolument rien à recueillir. Passons de l'autre côté, dis-je, c'est à dire traversons le banc de sable pour voir la grève de la pleine mer. Nous le traversons, et, rien de nouveau ; quelques valves usées de moules ou de palourdes, des débris de manches-de-couteaux (*Solen*), et en certains endroits des amas d'algues des plus communes que le flot a amenées sur la plage pour les enterrer à demi dans le sable mouvant.

Nous aurions plus de chances, nous dit Vilbon, en explorant le banc de sable, car la mer le couvre en partie dans les gros temps, et souvent les coquillages jetés là par le flot ne peuvent s'en retourner. Il avait raison, nous pouvons faire là une abondante récolte de bons spécimens, quoique non vivants, de *Mytilus edulis*, *Mactra solidissima*, *Solen ensis*, *Mya arenaria*, et d'une petite Vénus que je rencontrais pour la première fois, la *Venus Sayi*.

Il passait 6 h. lorsque nous reprîmes notre voiture pour le retour, plus contents de notre récolte que de toutes celles qui l'avaient précédée.

Comme je voulais prendre une liste aussi complète que possible de toutes les productions naturelles des îles qui tomberaient sous ma vue, je donnais une attention toute particulière aux plantes que je rencontrais. Je fis remarquer à M. Bégin, en un certain endroit de la route, une touffe de Camarine (*Empetrum nigrum*) qui s'échappait du sommet d'une butte sablonneuse que l'on avait coupée pour le chemin, couvrait de son épaisse verdure un espace considérable du talus. Quel parti ne pourrions-nous pas retirer de cette plante pour bordures dans les jardins, si elle pouvait se prêter à la culture sur les terres élevées ! Mais elle appartient à la mer, et ne souffre pas qu'on l'en éloigne.

Nous passons sur la route les voitures venant des concessions pour amener les femmes au Bassin, pour la préparation du poisson à l'arrivée des barges. Une charrette des plus pri-

mitives, traînée par une vache, en contient d'ordinaire deux ou trois sans compter les enfants qui, ici comme ailleurs, lorsqu'ils ne sont pas utiles, aiment cependant à se trouver partout, et se font des fêtes des événements les moins dignes d'attention.

C'était la première fois que je voyais la nourricière des familles pauvres, la pourvoyeuse de toutes les tables, réduite à remplacer le cheval comme bête de trait, et j'avoue qu'elle attira ma pitié, il me semblait que c'était ravalier cette noble bête, qui paye d'ailleurs si généreusement ses dépenses, que de l'astreindre à cet esclavage.

Une particularité des femmes de ces îles c'est qu'elles paraissent très avares de leur temps, partout on les voit à l'ouvrage, lorsqu'elles ne sont pas à empiler la morue ou à l'étendre sur les *chaufauds*, c'est le tricotage qu'elles ont à la main ; rencontrez femmes, filles, à pied, en charrettes, partout la laine tourne sur la broche.

De retour au presbytère, arrivent presque en même temps que nous deux religieuses du Hâvre-aux-Maisons, chacune avec son conducteur dans un cabrouet. C'était Srs St-Grégoire et St-Joseph, de la Congrégation de Montréal, qui venaient ici faire leur récolte, ou plutôt retirer leurs rentes. Il faut dire qu'ici la monnaie la plus commune est la morue, la dîme au curé se paye en morue, la pension au couvent s'acquitte avec de la morue, le prix d'un cheval, d'une vache est stipulé en morue. Mais cette morue équivaut à de l'argent, car les marchands la prennent partout en paiement.

Les bonnes Sœurs, peu habituées à des voyages si fatiguants, étaient épuisées à leur arrivée. Elles venaient collecter les dettes de pension d'élèves de l'endroit, découvrir de nouvelles recrues, visiter leurs anciennes élèves etc. La Congrégation de Montréal ne compte pas moins actuellement de six religieuses des îles de la Madeleine.

Comme M. Pouliot devait aller faire l'office au Hâvre Aubert le dimanche 4 août, nous nous chargeons, M. Bégin et

moi, des offices paroissiaux au Bassin, mon jeune ami chante la grand'messe, et je porte la parole. De ma vie je n'avais vu encore auditoire plus simplement mis, plus modeste, plus attentif et plus respectueux. Jamais femme ne peut se montrer plus modeste que toutes celles que l'on rencontre ici. Ces modes extravagantes, coiffures à la chien, chapeaux en gamelles qu'un accident quelconque aurait dérangées dans leur régularité en leur faisant perdre l'équilibre, cocardes provocatrices empruntées aux soldats, boursoufflures postiches simulant de disgracieuses difformités, rien de tout cela ne se rencontre ici. C'est la simplicité qu'on rencontrait partout dans nos campagnes il y a cinquante ans qui trône encore ici, cette simplicité que j'ai vue dans mon enfance, dans les riches paroisses du comté de Nicolet, et avec elle, comme compagne inséparable, la pureté des mœurs, la vivacité du sentiment religieux, la fidèle pratique des devoirs du chrétien, et par suite la paix, le contentement et les bénédictions du ciel dans les familles. Je n'ai pas manqué de leur en faire un compliment à ces braves gens, et de les encourager fortement à conserver ces précieuses coutumes de nos ancêtres, à veiller scrupuleusement sur l'invasion du luxe, ce redoutable ennemi qui est la ruine des familles et souvent la perte des âmes.

Comme le curé m'avait aussi prié d'insister sur l'importance de l'éducation, je leur en dis aussi quelques mots. Je leur fis voir que c'est uniquement par l'éducation que leur co-nationaux, les Acadiens, étaient parvenus à sortir de leur obscurité, à faire reconnaître leurs droits, à s'assurer tant dans le gouvernement de leurs provinces que dans le fédéral, la part d'influence qui leur est due, à faire comprendre que les fils des victimes de 1755, pouvaient aujourd'hui marcher de pair avec les fils de leurs vainqueurs, disons mieux, de leur bourreaux. Un moment on a cru pouvoir les anéantir ; l'exil, les spoliations, les massacres ont eu libre cours, mais en vain ; ce peuple ne pouvait périr, car il avait en lui les semences d'une vie éter-

nelle, la foi qui vivifie tout, et la vertu qui donne le courage et la force.

Lundi, 5 août, temps superbe, toutes les barges au large. Nous allons le soir à leur arrivée, toutes sont bien remplies, une surtout qui est allée sur un banc éloigné rapporte dans son amas 8 à 10 pièces magnifiques mesurant jusqu'à 4 p. 9 pouces de longueur et ne pesant pas moins de 70 lbs. Je ne manque pas de faire ouvrir l'estomac de ces grosses pièces, espérant y trouver quelques mollusques des grandes profondeurs ; mais on dirait que l'uniformité règne partout ici, sur les grèves sablonneuses, 5 ou 6 espèces seulement se répètent, et voici que ces gros poissons ne nous rapportent des profondeurs que deux espèces différentes et rien autre chose, un mollusque, la *Cyrtodaria siliqua*, Chemnitz, et un crabe à front pointu, une espèce du genre *Maia*.

Le mercredi 7, nous partons deux voitures, M. Bégin avec M. Chôlet, et M. le curé avec moi pour aller rendre la visite de M. Payette au Hâvre-aux-Maisons.

Nous prenons la route qui suit le bord de la mer, pour nous faire voir l'île dans toutes ses parties. C'est à peu près la même distance que par celle qui traverse l'île vers son milieu, mais nous avons l'avantage par la première d'avoir partout des points de vue variés et des plus agréables ; à notre gauche c'est toujours la mer à perte de vue, lorsque des promontoires aux flancs escarpés, qu'on dirait saignants par la couleur rouge qu'ils étalent, ne viennent pas s'interposer pour quelques instants ; et à notre droite c'est partout des cultures avec les résidences propres des propriétaires, généralement en retraite sur le chemin.

Il est rare qu'en portant nos regards du côté de la mer nous ne voyions pas quelques voiles ; ce sont les barques des pêcheurs s'éloignant de terre ou revenant du large, ou encore visitant leurs rets tendus pour le maquereau.

Mais bientôt tous les petits accidents de terrain qui nous varient si agréablement les points de vue cessent, et nous nous trouvons ramenés sur la plage sablonneuse pour la traverse du goulet qui sépare les deux îles. Il nous faut faire, comme d'ordinaire, un détour dans l'eau, mais la marée est au point convenable, et le trajet s'opère assez rapidement.

Nous traversons le village des pêcheurs de l'Étang-du-Nord, et prenons la route qui conduit à l'église. N'y ayant point de curé résident, l'église et le presbytère sont fermés, cependant nous y faisons une petite halte, pour attendre nos compagnons de route dont le cheval avait paru fatiguer en traversant la dune. Ils arrivent peu après, décidés à se procurer une autre bête, la leur étant rendue. Nous les laissons prendre des arrangements avec les gens de l'endroit et continuons la route. Nous nous trouvons bientôt sur le sommet d'une haute colline qui nous donne vue sur tous les environs. Nous voyons la route devant nous qui s'allonge en une pente fort rapide. M. Pouliot n'ayant pas eu la précaution de mettre son cheval au pas au début de cette descente, l'animal s'emporte, prend le mord aux dents, et dévore la pente en sauts prodigieux. Nous avions plus d'un demi mille de semblable descente, avant de traverser un petit ruisseau pour remonter ensuite. Saisissez les guides et dirigez droit, dis-je à M. Pouliot, car si vous le harcelez il va tomber et nous faire rompre le coup. Nous descendons toujours dans cette course furibonde, la moindre petite ornière nous mettant tout près de renverser ; heureusement que nous passons le pont droit au milieu et que la bête s'apaise en remontant de l'autre côté. Nous mettons pied à terre pour nous remettre de notre émotion, puis il nous faut retourner chercher canne, parapluie, et le chapeau de M. Pouliot que nous avions semés à plus de 10 arpents dans les cahots de la route. Le cheval était cependant une forte bête, paisible, mais était venu incontrôlable parce qu'il n'avait pu résister à la raideur de la descente au début. Si jamais vous sollicitez un

diplôme d'automédon, dis-je à M. Pouliot, je serai forcé de voter contre vous, car de ma vie je ne me suis trouvé dans une position plus périlleuse.

Mais nous voici arrivés au goulet qui sépare ici encore les deux îles. Ce n'est plus à gué qu'on traverse celui-ci, mais dans un prosaïque bac comme on en voyait partout autrefois. Cette passe est trop profonde pour permettre le passage à gué. D'un autre côté, elle est bien moins large que celle qui sépare l'Étang-du-Nord du Bassin. On nous dit que dans les gros temps le passage au bac devient impossible, il ne reste donc que la barge des pêcheurs pour atteindre l'autre rive lorsque le vent souffle avec trop de violence. Heureusement que l'église n'est pas éloignée de l'autre côté.

Le presbytère est spacieux, et sans étalage de luxe, il est très convenablement monté. Un jardin au devant, qui n'est séparé de l'église que par un passage assez étroit, étale un assez bon nombre de fleurs, capucines, pieds-d'allouette, aconit, spirée, pensées, pavots, mignonnette, etc.

Le couvent est en arrière de l'église, sur une élévation qui lui donne une fort belle apparence. C'est une construction en bois, assez vaste pour le nombre d'élèves que les Sœurs reçoivent d'ordinaire des îles. Nous y retrouvons les deux Sœurs que nous avons vues au Bassin, St-Grégoire et St-Joseph et en outre Ste-Eudoxie.

L'église est en bois et très bien tenue. On a un grand avantage ici sur la côte de Gaspé pour les constructions en bois, c'est qu'on possède d'habiles charpentiers, qui savent donner à ces constructions la solidité convenable pour résister aux bourrasques qui parfois les assaillent. J'ai vu un dimanche à Percé, lors d'un gros vent, les murs de l'église osciller sous les efforts des rafales, en faisant entendre de sinistres craquements dans toutes les jointures de la charpente. Disons aussi que les bardeaux sciés dont on revet les lambris ici, ne contribuent pas peu à ajouter à la solidité de l'édifice.

Je dis que les églises sont bien tenues, il ne faudrait pas en conclure qu'elles étalent des décorations, des sculptures, des dorures comme on en voit presque partout dans nos vieilles paroisses ; non, elles affichent un état de simplicité en rapport avec les goûts et la mise des fidèles qui les fréquentent. On semble lire en effet, en les examinant en détail, dans presque toutes les parties : manque de fonds, à améliorer plus tard.

Je ne sais si le trajet avait aiguisé le goût d'un chacun, toujours est-il qu'on nous servit au souper du maquereau que tout le monde proclama excellent, en rendant à l'habile cuisinière la part de mérite qui lui revenait pour son exquise préparation.

*Havre-aux-Maisons, 8 août.*—Le soleil se lève rouge ce matin, et le vent vient du N. E., ce qui nous fait présager du mauvais temps.

La grève ici est à trois pas du presbytère et paraît n'être ni vaseuse, ni sablonneuse, mais en partie couverte de gravier que le vent y amoncelle dans les gros temps. Je ne tarde pas à aller y faire une inspection. Je trouve partout de superbes morceaux de gypse, quelquefois d'un beau cristallin qui les ferait prendre pour des plaques de verre ; le plus souvent cependant ils sont plus ou moins colorés en rouge ou en gris par le mélange de parties terreuses. J'en remarque des veines considérables dans la falaise du rocher qui borde la mer ; on pourrait peut-être les exploiter avec profit, cependant, ce ne pourrait être que comme engrais pour les champs, car les plâtres qui servent au moulage et aux enduits doivent être beaucoup plus purs, n'avoir aucun mélange de parties terreuses.

En plusieurs endroits je trouve des rochers à fleur d'eau, en partie couverts de varechs, et que le reflux petit à petit découvre davantage. J'ai tout espoir d'y faire une bonne récolte de mollusques, mais ce sont toujours les mêmes, des pourpres et des littorines, plus rarement des patelles et des crabes cachés sous les varechs.

M. Bégin, charmé de l'apparence des pièces de gypse qu'on trouvait sur la grève lavées par les flots, aurait voulu en emporter plusieurs échantillons de forte dimension, pour figurer dans son musée, mais il aurait fallu en charger une charette ou tout au moins en lester une valise pour la rendre à peine transportable, force fut en conséquence de se rabattre sur des parcelles qui peuvent sans inconvénient prendre place dans la poche.

Dans l'après midi, nous montons en voiture, M. Bégin et moi, et nous nous rendons jusqu'à l'extrémité de la paroisse ; nous descendons là sur la grève à un certain endroit où se trouve un poste de pêche, mais nous ne trouvons absolument rien de nouveau. En revenant nous descendons de nouveau sur la grève à un endroit où un petit ruisseau forme une baie, et où des gens étaient occupés à leurs apprêts de pêche ; mais là aussi c'est la même pauvreté. J'examine avec soin ce petit ruisseau dans l'espoir d'y trouver quelques paludines, limnées ou autres, et je reviens tout joyeux avec la *Physa heterostropha* qu'on trouve partout d'ordinaire et qui était la première que je rencontrais ici. Je remarque que les individus étaient un peu plus petits que ceux des environs de Québec.

Comme nous étions à table pour le souper, entra un riche propriétaire de l'endroit, M. Nelson Arsenault, que M. Payette força à prendre place avec nous. Ce monsieur, très intelligent et de fort bon commerce, nous invita à aller prendre le dîner chez lui le lendemain, dans notre route de retour. Nous acceptâmes une si gracieuse invitation avec d'autant plus de satisfaction, que la course du Havre-aux-Marsoins au Bassin est un peu forte à faire sans arrêt ; mais M. Arsenault demeurant de l'autre côté du goulet, à plus de deux milles, ce qui nous resterait ensuite à faire de la route, ne serait pas trop fort pour nos bêtes.

Après le souper, nouvelle excursion, à la dune du sud, à plus de quatre milles ; nous avons espoir d'arriver à temps pour l'arrivée des barges de pêche à cet endroit, et je comptais,

quant à moi, sur la chance de rencontrer peut-être sur cette grève d'autres coquillages que ceux déjà trouvés. Mais nous étions partis trop tard ; à notre arrivée nous rencontrons les pêcheurs qui s'en retournent à leurs demeures, après la préparation de leur poisson. C'était particulièrement le maquereau que l'on avait pêché, et sans être extraordinaire, les pêcheurs nous dirent avoir fait une pêche satisfaisante.

Tel que convenu la veille, nous partons ce matin, vendredi 9 août, après le déjeuner, pour aller dîner chez M. Arsenault. Comme nous sommes trois voitures à traverser au bac, M. Payette revenant avec nous jusqu'à l'Etang-du-Nord, le passage nous retarde assez longuement.

M. Arsenault a fixé sa résidence au milieu de ses propriétés, assez loin du chemin et sans avoir vue sur celui-ci. Vaste demeure, avec toutes ses dépendances, isolée au milieu des champs, près d'un étang ou de nombreux volatiles, oies, canards, outardes prennent librement leurs ébats, il nous fait l'idée de ces anciens patriarches se suffisant à eux-mêmes avec le nombreux personnel de leurs serviteurs pour la culture de leurs terres et la garde de leurs troupeaux, aussi, grâce à son intelligence et à son énergie, est-il parvenu à s'assurer une heureuse aisance, vivant en paix avec sa nombreuse famille, dans un confort très convenable.

Je parcours les prés et les broussailles du voisinage à la recherche de nouvelles conquêtes, mais sans résultat pour les coquilles, je ne prends que quelques hyménoptères qu'on rencontre partout.

(A suivre.)

LE

# Nationaliste Canadien

---

Vol. XIX

Cap Rouge, Q., Juin 1890

No. 12.

---

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

---

---

## APRES PLUS DE VINGT ANS.

—

Il y a plus de vingt ans, naissait dans la bonne ville de Québec, un enfant dont l'apparition excita quelque étonnement tant cette naissance était inattendue, aucun signe extérieur n'ayant fait prévoir son arrivée.

Et l'émoi produit par cette naissance occupa non seulement les habitants de la vieille cité, mais ceux de la Province entière il eut même quelque retentissement au delà de l'Atlantique.

Qu'était-ce donc que ce nouveau-né, pour faire tant de bruit à son entrée dans le monde ?

Était-ce le rejeton d'une de ces familles chevaleresques qui la foi dans le cœur et le glaive à la main, frayèrent le chemin aux enfants de Loyola et du Pauvre d'Assise pour établir dans la gentilité de cette terre d'Amérique, le christianisme et la civilisation ?

Était-ce le fils d'une de nos puissantes familles, à qui les richesses, la situation, la réputation d'intégrité et d'habileté dans les hautes fonctions par elle occupées, permettaient d'escompter pour leurs descendants un avenir de distinction et d'honneur ?

Ce n'était rien de tout cela.

Né faible et débile, plusieurs entretenaient des doutes sur

la viabilité de ce nouveau venu, ne jugeant pas ses auteurs capables de soutenir convenablement sa faiblesse.

Cependant sa mère assurait qu'elle se sentait les mamelles gonflées pour son alimentation, qu'elle ne requérait que quelques secours pour elle-même pour en faire non seulement un enfant fort, vigoureux, mais plus tard un homme recommandable, puissant, qui ferait rejaillir l'honneur de ses exploits sur ses patrons d'abord et sur sa nationalité entière.

L'enfant grandit vite, grâce à la nourriture abondante qu'on lui servit, grâce surtout aux nombreux protecteurs s'empressant de soutenir ses auteurs. Dès la deuxième année il doublait presque sa taille.

Mais l'enfance, vous le savez lecteurs, est sujette à bien des maladies, et exposée à bien des accidents, rougeole, coqueluche, variole etc. ; souvent les plus tendres soins de la mère ne suffisent pas pour soustraire son élève à tous ces accidents, et la mort vient trancher la jeune plante avant même qu'elle ne développe parfaitement ses feuilles ou ne montre de fleurs.

Notre nourrisson Québécois eut aussi ses épreuves. Plus d'une fois on craignit de voir la vie s'échapper de ce corps fragile, car parvenu à l'adolescence, ses auteurs ne pouvaient encore mettre à sa disposition que la nourriture de l'enfance, et le conservaient ainsi dans une débilité qui laissait toujours à craindre pour ses jours.

Cependant, grâce aux soins assidus qu'on lui prodigua, et grâce surtout à un puissant protecteur qui s'engagea à pourvoir à ses besoins, il reprit un surcroît de vigueur, se livra à des exploits qui étonnèrent ses patrons, sa renommée se répandit non-seulement dans toute la Province, mais pénétra même à l'étranger d'où lui vinrent des honneurs et des décorations. C'était l'orgueil de ses parents et la joie de ses protecteurs.

Mais ciel pur et sans nuages peut-il conserver toujours sa sérénité ? Jeunesse la plus florissante est-elle à l'abri des épidémies et même de la perversité des hommes ?

Des jours d'angoisse vinrent donc pour notre protégé. Pendant plus de quinze mois, il fut étendu sur un lit de douleurs entre la vie et la mort. D'où venait donc le germe de cette maladie ? Le médecin consulté déclara que l'inanition seule était la cause de son mal ; ses protecteurs lui ayant fermé leur bourse, le travail ardu de ses auteurs ne pouvait suffire à lui assurer une nourriture convenable.

Mais, direz-vous, comment un jeune homme de pauvre famille, mais qui s'est déjà tellement distingué que des honneurs lui soient venus même de l'étranger, peut-il être ainsi abandonné par les siens ! Il fait l'honneur de sa race et on lui refusera le pain de rigueur ?

Il en fut cependant ainsi ; si vous avez jamais étudié les hommes, vous pouvez le comprendre. Pour un noble cœur qui se sacrifie pour le bien de ses semblables, pour l'honneur de sa nation, vous rencontrez cinquante, cent cœurs raccornis, qui semblent n'avoir conservé qu'une fibre sensible dans leur intérieur, celle du vil intérêt, qui ne voient rien au-delà des cordons de leur bourse, qui méprisent tout, dès qu'ils n'y rencontrent ni objet pour leur convoitise, ni appoint pour leurs ambitions. Perroquets au brillant plumage, au babil trompeur pour figurer sur l'estrade, vous n'avez plus derrière la toile, que de vulgaires dindons, fouillant dans le fumier à la recherche de quelques graines. Il en est d'ainsi faits, et ils sont nombreux.

Cependant menacés par des amis, on s'exécute à la fin et les secours nécessaires arrivent. Aussitôt notre protégé laisse son lit, et plein d'une nouvelle vigueur reprend sa carrière.

Trois ans se sont à peine écoulés qu'arrivent de nouveau des jours néfastes, et cette fois-ci ce n'est rien moins que le tombeau qui attend notre champion.

Le conseil chargé de pourvoir à sa subsistance, quoique sans sympathie, aurait cependant permis qu'il vécût, mais voici qu'un mauvais génie proclame que cet être n'est pas digne de

vivre, que les dépenses que l'on fait pour soutenir son existence sont de l'argent perdu. Qu'il meure donc dit tout bas le chef du conseil, ses collègues opinent du bonnet, et un lugubre *amen* se murmure et à gauche et à droite parmi les assistants pour faire écho au mauvais génie. Et du coup, le voilà passé de vie à trépas, le voile de l'oubli plane sur sa tombe.

C'était en octobre 1883.

Mais arrive 1885, un nouveau conseil a remplacé l'ancien, et on ne parle de rien moins que de ressusciter le mort, de rappeler à la vie la victime du tombeau.

Ressusciter le mort, direz-vous ?

Oui ! ressusciter, ramener à la vie celui qui l'avait perdue depuis deux ans. Car vous comprenez, lecteurs, c'est du NATURALISTE que nous voulons parler ; c'est son histoire que nous venons de faire.

Mais laissons les figures et reprenons plus succinctement l'histoire de notre publication.

C'est en novembre 1868 que de notre propre initiative parut le 1er numéro du *Naturaliste Canadien*, à livraisons mensuelles de 24 pages.

Dès l'année suivante, M. Chauveau, alors premier ministre, lui faisait une allocation de \$200, et aussitôt nous lui donnions 32 pages au lieu de 24.

En 1873 le même M. Chauveau portait notre allocation à \$400, nous donnant à entendre que plus tard elle pourrait être augmentée, car il en appréciait le mérite et en reconnaissait la valeur, l'ayant entendu vanter en Europe par des autorités compétentes.

En 1879, M. Joly alors premier ministre, retrancha cet item du budget, laissant à notre charge, malgré sa parole donnée, la publication de cette année qui en était alors au mois de septembre.

Rétablie en 1880 par M. Chapleau, notre allocation fut de nouveau supprimée en 1883 par M. Mousseau, et de nouveau rétablie par M. Ross en 1885.

Le ministère Mercier remplaça le ministère Ross en 1886 et l'allocation fut continuée.

Depuis lors notre publication poursuit sa course, nous ne dirons pas sans encombre, car chaque année ce n'est que par de nouvelles luttes que nous pouvons conserver notre existence. Cette année encore on a voté notre allocation *sous condition* ; mais quelle est cette condition ?

C'est assez extraordinaire que des deux côtés, du ministère et de l'opposition, on vote ainsi sans demander d'explications. On donne bien là la preuve que des deux côtés on n'a nul souci des intérêts de la science. Que cette publication vive ou qu'elle meure, que nous importe, semble-t-on dire de part et d'autre.

Cependant nous croyons nous acquitter de notre tâche loyalement et généreusement. Notre travail peut-être mis en parallèle avec celui de n'importe lequel des employés civils à gros salaire ; dix neuf volumes du *Naturaliste*, trois volumes de notre faune, volumes de 700 à 800 pages etc., quel est celui qui pour le même espace de temps peut en montrer davantage ?

Et n'est-ce pas l'œuvre du gouvernement de faire connaître l'histoire de son pays, non seulement son histoire civile et gouvernementale, mais encore son histoire naturelle ?

Mais c'est là une note qui n'a pas d'écho, c'est une gamme incomprise et de nos gouvernants et de nos représentants, nous dirons plus, de la presse même. Nous échangeons avec la plupart de nos journaux, et quand voit-on le *Naturaliste* mentionné ? Nous avons donné dans des récits de voyage des renseignements nouveaux et certainement dignes d'intérêt, et quel journal en a fait des reproductions ? Des insectes, des plantes, de la science, fi donc ! et on passe outre.

Un de nos hommes haut-placés dans le gouvernement de

la Province, un de nos abonnés constants, nous accostant un jour sur la rue, nous dit : mais M. l'abbé, vous êtes en avant de votre siècle.—Mille pardons, monsieur, c'est vous qui êtes en arrière du vôtre. Mes écrits vous ont peut-être fait voir un monde nouveau, mais pour n'avoir pas été connu plus tôt chez nous, ce monde n'en existait pas moins. Voyez tout autour de nous quelle importance on attache à l'étude des sciences naturelles. Nous semblons relucter, nous, contre cet entraînement. Evidemment nous sommes en arrière à cet égard.

Sans aucun doute.

Nos gouvernants surtout ne connaissent pas l'importance de la science. Parce qu'ils s'en sont bien passés, ils croient que de même tout le monde doit s'en passer. Et là dessus les parties politiques se valent à peu près. A part deux nobles exceptions en faveur de M. Chauveau et de M. DeBoucherville, tous les autres, conservateurs et libéraux ont tenu à peu près la même ligne de conduite.

On marchande pour un homme haut-placé dans la science, qui fait à ses propres frais la partie du gouvernement dans l'étude de notre territoire, le salaire d'un messenger de troisième classe, lorsque des sinécuristes, des parasites, des tireurs de ficelles, se pavanent les goussets gonflés des faveurs gouvernementales.

On fait les choses si mesquinement à notre égard, que déjà la république des lettres commence à en souffrir.

Forcé de restreindre le tirage de nos ouvrages, plusieurs sont déjà épuisés. Pas plus tard que la semaine dernière nous n'avons pu qu'avec peine compléter un volume de nos Hyménoptères pour répondre à une demande de Berlin en Prusse ; et il ne nous en reste pas un seul autre. L'histoire de nos Orthoptères, de nos Névroptères que nous avons publiée est depuis longtemps épuisée, et ne peut plus se rencontrer que par occasion.

Qu'on veuille bien remarquer que nous ne donnons ici qu'un exposé des faits, sans vouloir faire la guerre à celui-ci ou à celui-là, c'est le système que nous attaquons, c'est l'ignorance que nous combattons, c'est un oubli regrettable que nous signalons et que pour notre honneur national nous voudrions voir disparaître ; d'ailleurs en dehors des partis politiques, nous ne faisons, ni ne défaisons les gouvernements ; nous les prenons tels qu'ils sont, toujours prêt à applaudir au bien d'où qu'il vienne, et à proscrire le mal d'où qu'il surgisse.

Nous pouvons affirmer sans crainte que nous sommes un rude travailleur, et habitué à nous contenter de peu, nous voudrions qu'on nous donnât un salaire, non pas de milliers de piastres comme on en gorge tant d'autres, mais de quelques centaines seulement, pour nous permettre de maintenir notre publication sur un pied convenable, de faire un tirage plus considérable, et surtout d'illustrer davantage pour l'avantage de tous ceux qui s'occupent de ces sciences.

Voici qu'avec ce numéro se termine notre 19<sup>e</sup> volume. Allons-nous continuer dans les mêmes conditions ? Nous hésitons à l'entreprendre. Avec les ans le travail devient plus pénible, et nous nous laissons d'avoir chaque année à plaider pour avoir notre maigre allocation. Encore cette année on l'a votée *sous condition* !!! quelle est cette condition ?...

Notre publication est jugée très favorablement dans le conseil des savants, on cherche partout à l'étranger à se la procurer ; mais ici le gouvernement lui fait la grimace, c'est de l'argent gaspillé semble-t-il dire ; la chambre entière lui fait écho ; mais disparaissions donc puisqu'on le désire si généralement ; pourquoi s'obstiner à faire du bien à ceux qui nous repoussent, et laissons à ces éteignoirs de tout grade l'honneur de leur triste rôle que tôt ou tard l'on saura bien apprécier.

La réponse à notre dernière demande décidera de notre sort.

---

## UN NATURALISTE AUX ILES DE LA MADELEINE.

(Continué de la page 230.)

M. Arsenault nous dit que depuis quelques jours il avait en pension deux chasseurs américains, qui étaient aussi taxidermistes ; toute la journée à la chasse, ils veillent le soir jusqu'à 10 et 11 heures pour préparer leurs pièces, qui étaient déjà très nombreuses. Et nous conduisant à un hangard en arrière de sa maison, nous nous trouvons au milieu d'un véritable atelier de taxidermiste, tous les ustensiles nécessaires, forceps, ciseaux, fil, coton, savon arsenical etc., sont là étalés sur des tables, et de longues tablettes sont déjà garnies de nombreuses pièces parfaitement montées, retenant encore les bandelettes nécessaires pour leur conserver leur forme. Pingouins, guillemots, goélands, macareux, monettes etc., il n'y avait pas moins d'une soixantaine de pièces montées. De nombreux débris à la porte de pièces trop maltraitées par le plomb pour faire de bons spécimens, attestaient le succès des chasses.

A 12. 15h. nous prenons congé de nos aimables hôtes. En passant à l'Étang-du-Nord, nous y laissons M. Payette, et continuons seuls, MM. Bégin et Chôlet, avec leur Rossinante au train paisible et lent, étant encore en arrière, et à 4. 15h. nous sommes au Bassin ; nos deux compagnons n'y arrivant qu'après 6 heures.

Tous les jours je fais des petites excursions dans le voisinage, capturant des insectes et notant les plantes que je rencontre. Je donnerai, à la suite de ce récit, une liste complète de mes captures, tant en insectes, plantes, crustacés, qu'en mollusques que je recherche particulièrement.

Étant allé sur la grève un jour, je fus rencontré par plusieurs enfants, ne comprenant pas sans doute ce que je cherchais, et paraissant animés du désir de m'être utiles. Comme ils

m'avaient vu capturer des bourdons, voulez-vous aussi prendre des puces de *mè*, dirent-ils?—Et qu'appellez-vous puces de *mè*?—On va vous en montrer, et, écartant aussitôt des amas d'algues jetées là, je vis de nombreux animalcules se disperser de tous côtés; ils m'en capturèrent un bon nombre. Je crus d'abord que ce n'étaient que des crevettes ordinaires, mais en les examinant plus attentivement, je reconnus qu'avec les crevettes, j'avais encore deux autres espèces de crustacés, savoir: *Orchestia palustris*, Smith, et *Orchestia agilis*, Smith, qui diffèrent des véritables crevettes *Gammarus*, en portant 2 antennes surnuméraires. Je pus constater la différence énorme dans la taille qui se trouve entre les mâles et les femelles de ces petits crustacés, le mâle étant parfois du double plus grand que la femelle; comme il arrivent souvent qu'en nageant sur le côté, comme ils en ont l'habitude, ils retiennent les femelles dans leurs pattes, on croit généralement que ce sont des femelles qui portent ainsi leurs petits, mais il n'en est rien, ce sont les deux sexes également adultes.

Avec ces crevettes se trouvaient encore quatre spécimens d'une autre espèce toute nouvelle pour moi. C'était assez la forme des crevettes, mais sans serres à leurs pattes antérieures, à thorax gros, à abdomen plus grêle simulant une espèce de queue. Les appendices à l'extrémité de l'abdomen n'étaient pas non plus conformés pour le saut, comme dans les crevettes. Après bien des recherches dans les auteurs, j'ai pu constater que j'avais là une espèce du genre *Maia*, qui appartient aussi à la classe des amphipodes. C'est probablement cette espèce que Verrill ne décrit pas, mais dit avoir trouvée en abondance dans la baie de Fondy. Je ne sache pas qu'on ait encore signalé sa présence dans notre golfe.

Dimanche, 11 août. Nous faisons aujourd'hui le contraire de ce que nous avons fait dimanche dernier, c'est-à-dire que M. Pouliot fait ses offices au Bassin, et que nous allons, M. Bégin et moi, faire ceux du Hâvre Aubert.

La paroisse entière s'était donné rendez-vous à l'église; M. Chôlet qui possède une excellente voix, prêta son concours aux Diles Painchand qui touchent l'harmonium, et l'on fit une solennité tout-à-fait exceptionnelle. Je leur parlai de l'illusion qui perd la plupart des hommes en cherchant le bonheur là où il ne se trouve pas; la vraie source du bonheur, tant pour cette vie que pour l'autre, repose dans l'accomplissement fidèle des préceptes évangéliques. De toute nécessité il faut compter avec Dieu pour le bonheur de la vie, et si en vous faisant son ennemi par votre révolte contre ses préceptes, vous obtenez quelques succès, tremblez, car ce ne sont là que les récompenses du peu de bien que vous faites, et après votre mort il ne vous restera plus que des châtimens à attendre. Comme au Bassin, jamais auditoire n'a prêté oreille plus attentive à la parole de Dieu.

Les vêpres se chantent à 2h., et presque tous ceux qui ont assisté à la messe, stationnent ici pour les vêpres. Il est vraiment beau de voir ces groupes nombreux, épars sur les pelouses qui entourent l'église, fumer en s'entretenant de leurs affaires, de leurs succès passés et des espérances pour l'avenir, en attendant l'heure des vêpres.

Ne pouvant donner la bénédiction du S. Sacrement à la suite des vêpres, parce qu'on ne garde pas ici de réserve, je leur avais annoncé qu'en leur faisant le chemin de la croix, je leur donnerais l'historique de chacune des stations. Tout le parcours de la voie douloureuse, depuis le prétoire de Pilate jusqu'au Golgotha, le drame sanglant du Calvaire, la sépulture et la résurrection du Sauveur, passèrent successivement en revue, avec les circonstances de lieux et de situations telles qu'elles étaient alors et telles qu'elles se montrent encore aujourd'hui, pour les avoir à plusieurs reprises visitées et étudiées à Jérusalem. Ces braves gens paraissaient tout ébahis à de tels récits. Que vous êtes heureux, me disait l'un d'eux, d'avoir vu tout cela! et quelle impression ne doit pas produire la vue de lieux si mémorables!

Nous nous proposons de retourner au Bassin immédiatement après les offices, mais il nous fallut compter avec la bienveillante invitation de M. Painchaud, le collecteur de la douane, de prendre le souper chez lui. Nous nous trouvons là en nombreuse compagnie ; outre la famille de notre hôte, il y avait encore M. Chôlet, M. Lebouthillier, avocat de Gaspé, et M. Gignac l'instituteur du lieu.

La villa qu'habite M. Painchaud est dans un site des plus pittoresques, à quelques pas de la mer seulement, elle en a une vue complète, et tout autour ce ne sont que mamelons d'un terrain très accidenté, à travers lesquels se détachent des résidences plus ou moins soignées dans leur simplicité de style.

M. Bégin ne manqua pas encore ici de tirer parti de ses plaques sèches ; après nous avoir groupés sur la galerie, il prit deux négatifs du groupe qui se trouvèrent parfaitement réussis. Hélas ! nous étions bien éloignés de prévoir alors qu'avant six mois, l'un du groupe serait disparu, que la dame qui nous faisait les honneurs de sa maison avec tant de grâces, ne serait plus qu'une veuve, et que ses jeunes filles à ses côtés, toutes vivantes de fraîcheur et de jeunesse, ne seraient plus que des orphelines. M. Painchaud n'était encore que dans la force de l'âge, il jouissait d'une excellente santé, mais le télégraphe nous annonçait en janvier dernier qu'un accident de voiture l'avait, en quelques jours seulement, conduit au tombeau.

Nouvelles excursions le lundi, je vais surtout explorer la savane qui se trouve entre le Bassin et le Hâvre Aubert, et je puis y noter la présence de plusieurs plantes que je n'avais pas encore remarquées, comme mélèse, groseilliers, andromèdes etc.

Je n'avais pu encore rencontrer aucun mollusque terrestre, voulant m'assurer s'il s'en trouvait quelque part, je demandai à des enfants s'ils n'avaient pas quelquefois rencontré des petites coquilles marchant en se glissant sur le sol ou sur les abris-seaux.—Mais oui, dirent-ils, des colimaçons jaunes qui ont des barres brunes.—Et bien allez m'en chercher, je vous les

payerai. Et de fait, comme leur description me l'avait fait présumer, ils m'apportèrent un exemplaire de l'*Helix nemoralis*. Je savais que cette hélice se trouvait à Anticosti, et je ne fus pas surpris de la trouver ici aussi. Le spécimen était un peu petit, jaune avec une seule ligne brune.

Mardi 13, c'est aujourd'hui le jour de notre bateau, M. Pouliot veut bien venir lui-même nous ramener au Hâvre Aubert où nous devons le prendre. Le départ avait lieu à 5h. P. M., après avoir fait nos adieux et nos remerciements à ce bon M. Pouliot, qui nous avait reçus avec tant de cordialité, pris congé de la famille Painchaud et de M. Chôlet qui se trouvaient là, nous sautons dans la chaloupe, et quoique la mer fut passablement houleuse, en trois minutes nous sommes à bord et aussitôt en mouvement.

Nous retrouvons à bord M. Payette qui, sa vacance finie, retournait à son collège; nous y rencontrons aussi M. Geoffrion, inspecteur des bureaux d'enregistrement, avec un de ses neveux.

La mer est passablement houleuse et nous voyons des éclairs à l'horizon, mais j'y reconnais plutôt un orage qui s'est passé au loin qu'un destiné à nous assaillir.

M. Payette qui est un pauvre marin, ne tarde pas à succomber au mal de mer; M. Bégin tient bon, évidemment il s'aguerrit; quant à moi, je suis trop vieux marin pour m'arrêter à de semblables vétilles.

A 2.30 A. M. nous sommes à Souris, à 5h. à Georgetown et à 11h. nous débarquons à Pictou.

Nous nous rendons aussitôt au presbytère pour saluer le curé que nous n'avions pu voir en allant. M. le curé McDonald est encore jeune, très poli et tout-à-fait aimable. Il nous invite à dîner et nous ne nous trouvons pas moins de cinq ecclésiastiques à sa table, car outre le Rév. McGregor, un M. McLelan, curé dans le voisinage, se trouvait encore là.

A 1h P. M. nous reprenons le train pour Truro et Mem-

ramcook, car nous avons décidé de visiter cette institution en passant. Il était près de 9h. lorsque nous atteignîmes cette station, il pleuvait un peu et la nuit était très noire. Nous eûmes quelque difficulté à nous procurer à cette heure une voiture pour nous rendre au Collège, qui est à environ à deux milles de la station.

Le Collège de Memramcook est tenu par les Pères de Ste-Croix ; ce Collège qui ne compte encore que 25 années d'existence, est dans un état très prospère. Les Pères ont des Sœurs de leur ordre pour la tenue de la maison, aussi tout nous parut-il dans un ordre parfait. Malheureusement au moment de notre visite nous trouvâmes le Collège tout occupé par les prêtres du diocèse qui avec leur évêque, Mgr Sweeney, y faisaient leur retraite annuelle.

J'avais entretenu l'espoir que peut-être, comme le collège est tout près de la Baie de Fondy, nous pourrions par hasard avoir la chance d'y faire une excursion, mais malheureusement toute la journée du lendemain ne fut qu'une série d'intervalles de pluie plus ou moins abondante, et lorsque je vis la belle vase dont est tapissée la petite rivière Cadiac qui se jette dans la Baie, jusqu'à une profondeur de 4 à 5 pieds, et qui à chaque marée se fait arroser par le flux, je compris que la visite à la célèbre Baie nécessitait un temps serein pour s'y hasarder. Je le regrettai vivement, car ma collection de mollusques, possède déjà un assez bon nombre de représentants des côtes de la Baie, surtout du Grand Manan, et par un beau temps nous aurions pu peut-être prendre les moyens de nous y rendre.

La baie de Fondy est, je pense, l'en droit du monde où le flux se fait sentir avec le plus d'abondance et la plus grande rapidité. On compte que lors des grandes marées, l'eau ne s'élève pas à moins de 60 pieds, et que trois grosses lames sont toujours le début de ce flux extraordinaire. Malheur à celui qui, perdu sur la plage, se laisserait gagner par ces trois lames, c'en serait fait de lui, car il se trouverait aussitôt avec quelques

pieds d'eau par dessus la tête. Aussi les animaux, les porcs particulièrement qui au reflux se répandent sur la plage pour dévorer les mollusques, du moment que le ronflement produit par les trois flots encore éloignés frappe leur oreille, savent-ils prendre aussitôt leur course du côté de terre.

Force nous fut de réduire toute excursion au musée du collège, que le R. P. Langlais a en partie formé et qu'il veille tous les jours à augmenter. Le P. Langlais désirerait s'occuper d'histoire naturelle, il a même fait des essais de taxidermie fort bien réussis, mais malheureusement il est dépourvu de tous les ustensiles de taxidermie et d'entomologie, bien plus, il ne possède pas même d'ouvrages élémentaires qui lui donneraient la clef de quelqu'une des branches de l'histoire de la nature, le *Naturaliste Canadien* même n'a pas encore pénétré là, et ajoutons que des occupations multiples appelant son attention ailleurs, ce ne serait qu'en dérochant quelques minutes à ses occupations les moins essentielles qu'il pourrait satisfaire son goût pour l'étude de la nature. Cependant dans un tel dénûment, il est encore parvenu à former un musée de pièces nombreuses, coraux, mollusques, fossiles, antiquités, curiosités, monnaies, etc., de grand intérêt. Il n'y a rien de tel que l'étalage de quelques pièces dans un musée pour en attirer d'autres. Les visiteurs bien pensants, à la vue de ces séries en embryon, se sentent pressés d'offrir les quelques pièces qu'ils peuvent posséder comme ornements de corniches ou curiosités dont ils ne connaissent pas bien l'histoire, et petit à petit se forme ainsi le musée, et de légères allocations s'y joignant, de petit il devient grand.

On nous fait voir entre autres choses un bréviaire manuscrit de M. l'abbé Sigogne. Ce vénérable et saint prêtre voyait sans doute l'exemplaire de son bréviaire se détériorer de jour en jour, et ne pouvant s'en procurer un autre, il prit le parti de copier celui qu'il voyait s'en aller. Quel travail de bénédictin et quelle patience pour condenser de si longues prières

dans une calligraphie si parfaite ! Oh ! qu'elle dut être belle et agréable à Dieu, la prière que retraçait la plume de ce saint prêtre pour pouvoir continuer avec l'église de chanter ses louanges ! Cet acte de piété a dû sans doute être mis en ligne de compte avec son dévouement pour le salut des âmes, pour lui assurer la couronne promise aux collaborateurs du Sauveur des hommes.

Le soir à 7.30 heures nous laissons Memramcook pour reprendre le train qui devait nous ramener sans désemparer jusqu'à Lévis, c'est dire que nous passâmes une nouvelle nuit dans les chars. Nous nous trouvâmes par hasard au nombre de six prêtres dans le train.

Samedi matin 16 août, en passant à Rimonski, nous prenons le Cardinal Taschereau avec son secrétaire Mgr Marois qui étaient venus faire visite à Mgr Langevin quelque peu indisposé.

A 1 heure P. M. nous entrons dans la gare de Lévis, sains et saufs, très satisfaits de tous les renseignements que nous avons pu recueillir dans notre excursion, bien que pour moi la récolte des mollusques n'eût pas été aussi abondante que je l'aurais désirée.

Ci-suit la liste de tous les spécimens que j'ai pu rencontrer aux Iles-de-la-Madeleine, qui pourra donner une idée assez juste de la flore et de la faune de ces îles. Observons en passant qu'outre les îles mentionnées que j'ai visitées, le groupe de la Madeleine en comprend encore plusieurs autres moins importantes, telles que : Grinstone, Allright, Grosse-île, Ile-d'Entrée, Wolf, Coffin et Bryon.

*Liste des plantes en suivant l'ordre des familles.*

- |                                  |                             |
|----------------------------------|-----------------------------|
| Ranunculus acris, Lin.           | Ledum palustre, Lin.        |
| "    sceleratus Lin.             | Lysimachia stricta, Ait.    |
| Aconitum napellus, Lin.          | Menianthes trifoliata, Lin. |
| Sarracenia purpurea, Lin.        | Melampyrum pratense, Lin.   |
| Thlaspi bursa-pastoris Lin.      | Mentha Canadensis, Lin.     |
| "    arvense, Lin.               | Lycopus Virginicus, Lin.    |
| Viola tricolor, Lin.             | Brunella vulgaris, Lin.     |
| Drosera rotundifolia, Lin.       | Plantago major, Lin.        |
| Dianthus barbatus, Lin.          | Rheum rhaponticum, Lin.     |
| Stellaria media, Lin.            | Polygonum aviculare, Lin.   |
| Vicia cracca, Lin.               | "    hydropiper, Michx      |
| "    tetrasperma, Mœnch.         | "    sagittatum, Lin.       |
| Trifolium pratense, Lin.         | "    erectum Lin.           |
| Rubus strigosus, Michx.          | Empetrum nigrum, Lin.       |
| Fragaria Canadensis, Michx.      | Salix alba, Lin.            |
| Potentilla anserina, Lin.        | Populus balsamifera, Lin.   |
| Sanguisorba Canadensis, Lin.     | Betula papyrifera, Mich.    |
| Ribes oxycanthoides, Lin.        | Alnus rubra, Marsh          |
| Ribesia rubrum, Lin.             | Abies balsamea, Mill.       |
| "    prostratum, L'Hér.          | Picea alba, Link.           |
| Carum carvi, Lin.                | Larix americana, Michx      |
| Sium latifolium, Lin.            | Iris versicolor, Lin.       |
| Heracleum lanatum, Lin.          | Juncus effusus, Lin.        |
| Aralia hispida, Michx.           | "    tenuis, Will.          |
| Viburnum nudum, Lin.             | Potamogeton natans, Lin.    |
| Galium aparine, Lin.             | Eriophorum alpinum, Lin.    |
| Solidago Canadensis, Lin.        | Carex, 2 ou 3 espèces       |
| Bidens cernua, Lin.              | Phleum pratense, Lin.       |
| Achillea millefolium, Lin.       | Panicum nitidum, Lam.       |
| Circium lanceo'atum, Scop.       | Agrostis vulgaris, Smith    |
| "    muticum, Michx.             | "    laxiflora, Richard     |
| Lobelia inflata Lin.             | Phalaris arundinaria, Lin.  |
| Vaccinium Canadense, Kalm.       | Poa pratensis, Lin.         |
| "    vitis-idaea, Lin.           | "    annua, Lin.            |
| Chiogenes hispidula, Torr.       | Triticum repens, Lin.       |
| Aretostaphilos uva-ursi, Spreng. | Hordeum jubatum, Lin.       |
| Andromeda caliculata, Lin.       | Equisetum arvense, Lin.     |
| Kalmia angustifolia, Lin.        | Polytrichum, Sphagnum etc.  |

J'ai remarqué parmi les plantes cultivées : l'avoine, les patates, les topinambours, les citrouilles, les concombres, les

haricots (à superbes fleurs rouges), les pois de jardins, le maïs (très chétif), les betteraves, les radis, les choux (très pauvres), etc.

Les fleurs sont rares dans les îles, on ne leur accorde que peu d'attention. Cependant avec un peu de soin, on pourrait cultiver la plupart de nos fleurs annuelles. J'ai remarqué dans le jardin du curé du Hâvre-aux-Maisons, des pavots, capucines, thlaspis, œillets de Chine, pensées, mignonnette, etc.

## MOLLUSQUES.

<i>Purpara lapillus</i> , Fabr.	<i>Mytilus edulis</i> , Lin.
<i>Littorina littorea</i> Lin.	<i>Venus mercenaria</i> , Lin.
“ <i>littoralis</i> , Stimps.	<i>Cytherea Sayi</i> , Cor.
“ <i>obtusata</i> , Lin.	<i>Mactra solidissima</i> , Chemn.
<i>Aemæa testudinalis</i> , Forbes.	<i>Mya arenaria</i> , Lin.
<i>Margarita cinerea</i> .	<i>Cyrtodaria siliqua</i> , Chemn.
<i>Helix nemoralis</i> , Lin.	<i>Siliqua costata</i> , Say.
<i>Physa heterostropha</i> , Say.	<i>Solen ensis</i> , Lin.

## CRUSTACÉS.

<i>Cancer borealis</i> , Packard.	<i>Hyperia Latreillei</i> , Edw.
<i>Maia</i> , sp ?	<i>Homarus americanus</i> , Edw.
<i>Orchesia agilis</i> , Smith.	<i>Strongylocentrotus Drobackiensis</i> ,
“ <i>palustris</i> , Smith.	Agass.
<i>Gammarus ornatus</i> , Edwards.	<i>Asterias vulgaris</i> , Stimps.

## INSECTES.

## COLÉOPTÈRES.

<i>Cicindela vulgaris</i> , Say.	<i>Corymbites cylindriformis</i> , Herbst.
“ <i>repanda</i> , DeJean.	<i>Tenebrio molitor</i> , Lin.
<i>Notiophilus confusus</i> , Lec.	<i>Corphyria lugubris</i> , Say.
<i>Platynus obsoletus</i> , Say.	<i>Meloe angusticollis</i> , Say.
<i>Chlænienus sericeus</i> , Say.	<i>Crioccephalus agrestis</i> , Kirb.
“ <i>lithophilus</i> , Say.	<i>Leptura Canadensis</i> , Fabr.
<i>Bradicellus cognatus</i> , Schiodte.	<i>Monohammus scutellatus</i> , Say.
<i>Aneisodactylus sericeus</i> , Harr.	<i>Chrysomela multiguttis</i> , Stål.
<i>Harpalus viridæneus</i> , Beauv.	<i>Crepidodera helxines</i> , Lin.
<i>Hydrobius subcupræus</i> , Say.	<i>Doriphora decemlineata</i> , Say, un
<i>Creophilus villosus</i> , Grav.	seul individu, aussi ne sont-
<i>Aphodius inquinatus</i> , Herbst.	elles pas encore connues comme
<i>Geotrupes Blackburnii</i> , Fabr.	causant quelques dommages.

## NÉVROPTÈRES.

*Anax maritimus*, sp. nov. Cap- Diplax rubicundula, Say. Indi-  
 turé un ♂ de ce genre, d'une dus nombreux, de taille un peu  
 espèce non encore décrite. petite.

## HYMÉNOPTÈRES.

*Ichneumon subdolos*, Cress. quels nous appliquons les noms qui  
 " *cervulus*, Prov. suivent :

*Ophion purgatus*, Say. 1. *Ichneumon Magdalensis*, Prov.  
*Banchus inermis*, Prov. ♂ voisin du *rubicundus*, Cress.  
*Orthocentrus carinatus*, Prov. Mais en différant par son écusson  
*Exochus levis*, Cress. sans tache de jaune, ses pattes sans  
*Pimpla novita*, Cress. taches de noir, et la structure de  
*Lampronota punctulata*, Cress. son métathorax.  
*Eurytoma studiosa*, Say. 2. *Glypta tricincta*, Prov. ♂ et ♀,  
*Pimpla æqualis*, Prov. différant de tous les autres par ses  
*Microgaster acandus*, Prov. jambes postérieures rousses avec  
*Camponotus hereuleanus*, Lin. 3 anneaux, un blanc à la base suivi  
*Myrmica levinodius*, Nyl. d'un noir et un autre noir au  
*Formica fusca*, Lin. sommet.  
*Odynerus Waqshianus*, Sauss. 3. *Eubadizon basilare*, Prov., ♂  
*Prosopis affinis*, Smith. différant du *levis*, par son premier  
*Bombus terricola*, Kirby. segment abdominal, seul aciculé.

Puis 3 autres hyménoptères non  
 encore décrits, aux-

## HÉMIPTÈRES.

*Coreisus flavomarginatus*, Schoet. Dellocephalus citronellus, Prov.  
*Ceresa bubalus*, Fabr. " chlamidatus, Prov.  
*Entilia concava*, Germ. " superbus, Prov.  
*Philæus lineatus*, Lin. *Allygus irroratus*, Say.  
*Diedrocephalus mollipes*, Walsh. *Cicadula 6-notata*, Fall.  
*Gypona Quebecensis*, Prov. *Platymetopius Magdalensis*, Prov.  
*Evacanthus orbitalis*, Fitch. *Psylla ochracea*, Prov.  
*Dellocephalus inimicus*, Say.

## LÉPIDOPTÈRES.

Nous n'avons pris aucun papil- tré que quelques noctuelles avec  
 lon diurne; nous n'avons rencon- des *Crambus*.

## DIPTÈRES.

*Asilus Novæ-Scotiæ*. *Calliphora vomitaria*.  
*Tabanus septentrionalis*, Loew. *Culex pipiens* et 3 ou 4 autres  
*Cestrus equi*. espèces indéterminées.